



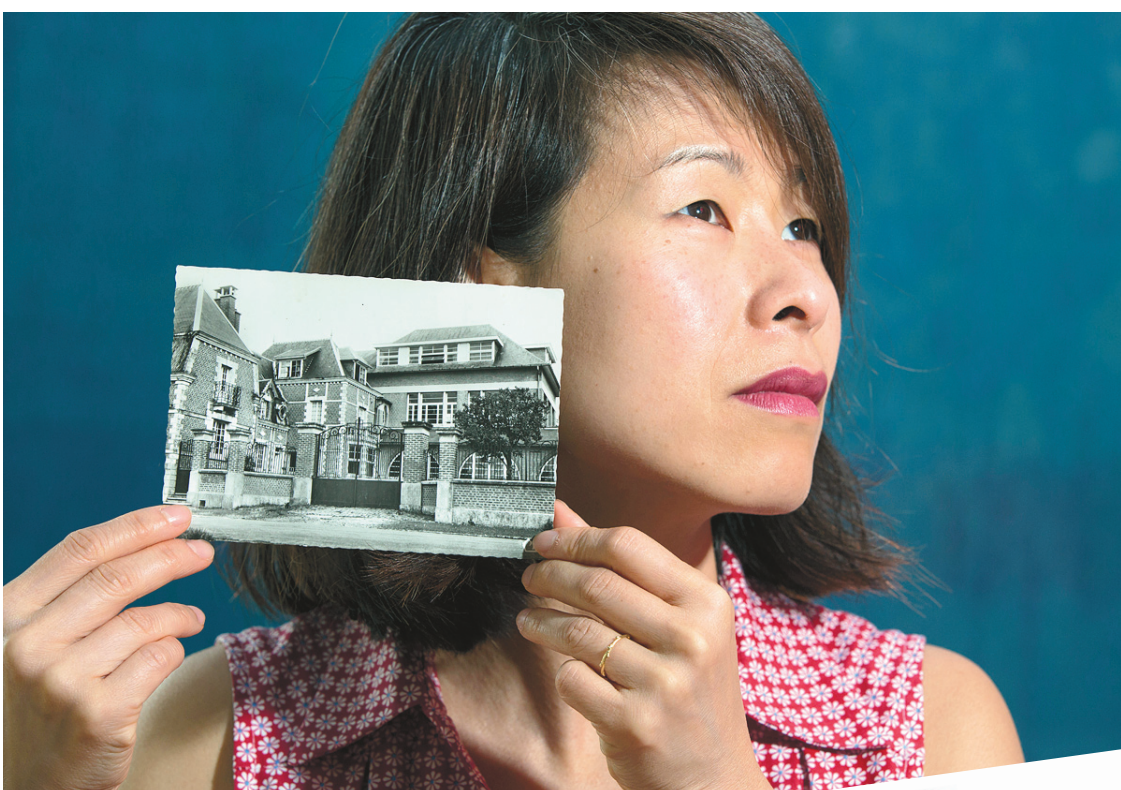
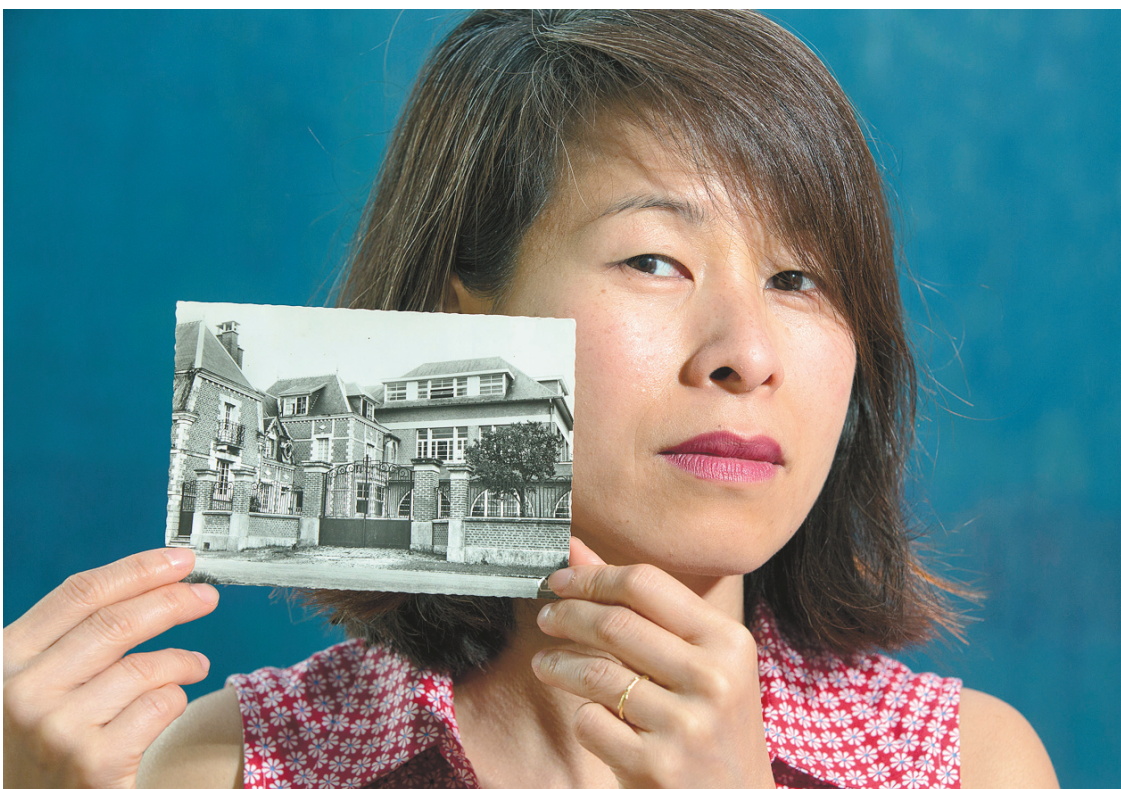
L'éloge du théâtre muet  
de **Frédéric Barbusci**  
Page E 3



La mort en direct sous  
la plume de **David Gilmour**  
Page E 7

# Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 12 ET DIMANCHE 13 JUILLET 2014



PHOTOS PEDRO RUIZ LE DEVOIR



## Crève-cœur-sur-l'Escaut

Poste scriptum, ce sont huit cartes postales *vintages* envoyées à autant d'auteurs estimés du *Devoir* pour les inspirer. C'est aussi une carte blanche littéraire où chacun composera tour à tour une microfiction de style libre, insufflée par l'image ou le texte, la provenance ou la calligraphie, le timbre ou le cachet d'oblitération, selon le bon gré de l'écrivain. Aujourd'hui: Kim Thúy. Née à Saigon en 1968, elle fait paraître en 2009 son premier livre après avoir été traductrice, interprète, avocate et restauratrice. *Ru* (Libre Expression) est le récit de l'arrivée et de l'implantation de sa famille au Québec. Elle a signé depuis trois autres titres, dont *mân* (Libre Expression, 2013).

### KIM THÚY

**J**e te revois sur le toit à remplacer les tuiles et sur l'échelle à gratter la peinture de la porte d'entrée... et à genoux à placer les dalles.

Il y a presque trente ans, tu posais les mêmes gestes pour agrandir et embellir la maison de tes enfants dans la banlieue de Montréal. Trente ans plus tard, tu continues à Bantouzzelle le travail de tes ancêtres pour retrouver, derrière les fenêtres

placardées, l'écho des rires des meutes de jeunes dans les couloirs et des bruits d'ustensiles contre les assiettes. Qui aurait cru qu'un minuscule village au milieu des champs du nord de la France puisse posséder ce bâtiment aussi immense qui abritait une colonie de vacances... C'était l'idée de qui déjà? Ton arrière-grand-père ou ton arrière-arrière-grand-père?

J'allais te mentir et te dire que je t'avais retrouvé après moult recherches. La vérité est

bien plus simple: je ne t'ai jamais laissé sortir de mon champ de vision. Tu es toujours là, debout sur ma ligne d'horizon, le lieu exact où nous nous sommes rencontrés la première fois. Il n'a pas été difficile de te suivre puisque tu n'as pas changé d'adresse ni de femme. Tu as attendu le départ des enfants et plus tard, beaucoup plus tard, celui de ta femme. Tu lui as tenu la promesse de rester à ses côtés jusqu'à la fin, jusqu'au dernier murmure.

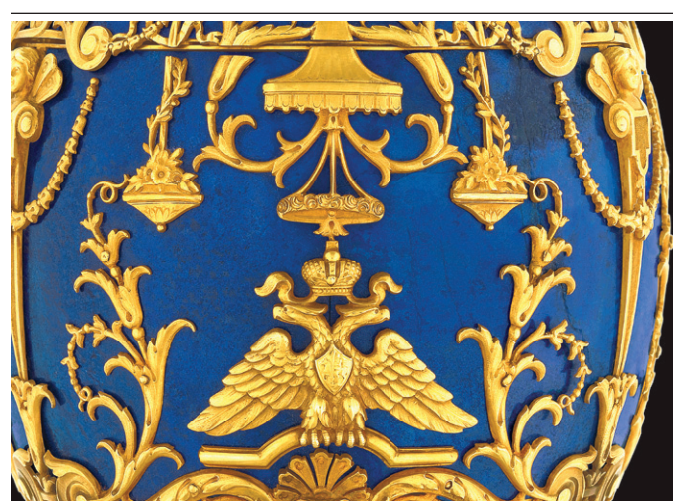
Je t'ai vu insister auprès des fossoyeurs pour jeter tout doucement des pelletées de terre après le départ des proches et y déposer le dernier bouquet hebdomadaire de fleurs. La fleuriste m'a confirmé ton inflexible attention à choisir les muguettes au printemps, les pivoines au mois de mai, les roses à son anniversaire, les lys blancs à la fête nationale... et les oiseaux du paradis pour souligner le début des vacances.

Un jour, après avoir vidé les garde-robes et jeté la brosse à dents qui avait toujours accompagné la tienne, tu as déterré derrière les bosquets de bruyères d'hiver les boîtes qui contenaient mes lettres. Tu les avais gardées fermées jusqu'à ton arrivée à Bantouzzelle où tu as sorti et étalé les lettres une à une sur la grande table communale de la salle à manger. Chacune des enveloppes a été conservée, même celles qui avaient été endommagées par les voyages au-dessus des mers et à travers les terres. Le premier jour, tu les as placées par ordre chronologique et le lendemain, par ordre de grandeur pour finalement choisir l'ordre géographique.

J'étais si souvent à mille lieues de toi. Mais toujours, tu savais où je dormais. Cette fois, contrairement à mes habitudes, ce n'est pas une carte postale que je t'envoie, mais une photo de moi devant la maison de Crève-cœur-sur-l'Escaut. Je l'ai louée pour une période indéterminée.

Je sais que le ruban jaune symbolise habituellement l'attente du retour d'un être cher parti sur un champ de bataille. Certains disent même que les femmes se le nouaient autour du cou ou dans les cheveux pour afficher l'indisponibilité de leur cœur resté fidèlement amoureux d'un être absent. Comme elles, sur mon corps,

VOIR PAGE E 5: L'ESCAUT



## FABULEUX FABERGÉ JOAILLIER DES TSARS

VMFA  
VIRGINIA MUSEUM OF FINE ARTS

OSLER  
Avocats

Bell

M

AIR CANADA

RICHTER

Achetez vos billets  
MBAM.QC.CA/FABERGE

MUSÉE DES  
BEAUX-ARTS  
MONTRÉAL

Une exposition organisée par le Virginia Museum of Fine Arts, Richmond, en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal.  
Carl Fabergé, *Œuf de Pâques impérial dit du tsarévitch* (détail), 1912, Richmond, Virginia Museum of Fine Arts, Bequest of Lillian Thomas Pratt. Photo Katherine Wetzel © Virginia Museum of Fine Arts

# CULTURE › MUSIQUE

MUSIQUE CLASSIQUE

## L'étonnante revanche des artistes: une victoire à la Pyrrhus ?

CHRISTOPHE HUSS

Les éditeurs de disques multiplient la publication de coffrets dédiés à des artistes. Toujours plus gros, toujours moins chers. Il n'est pas rare aujourd'hui de payer 2\$ pour un enregistrement de prestige, réalisé à Vienne ou à Berlin, qui en valait dix fois plus il y a dix ans. Le discophile n'a jamais été aussi gâté.

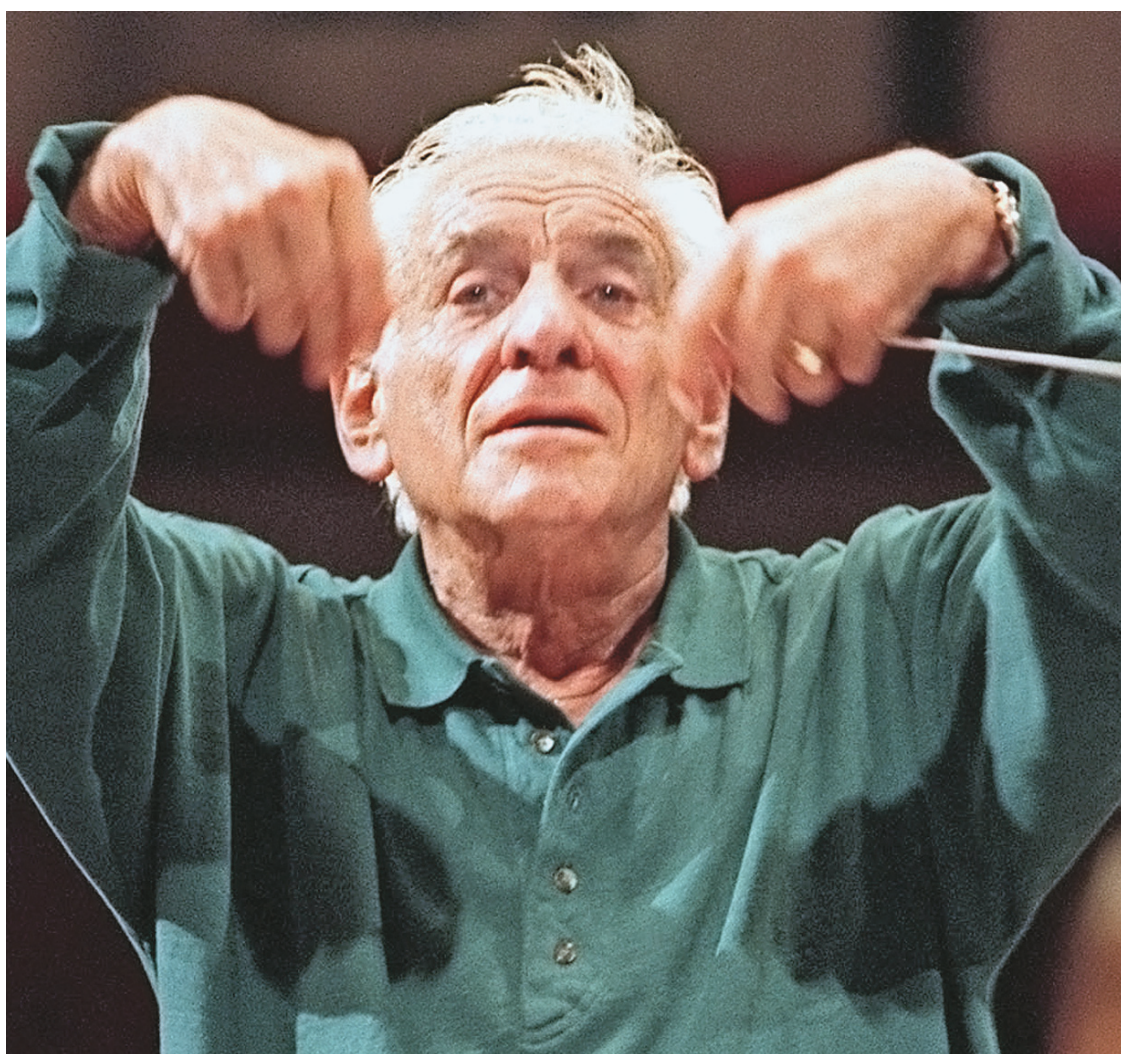
Deux logiques peuvent conduire à l'édification d'un catalogue discographique: la logique d'artiste ou la logique de répertoire. Très largement, jusqu'à l'apparition du disque compact, la logique d'artiste s'imposait. Des majors du disque, Columbia, Victor (RCA), His Master's Voice (HMV), Deutsche Grammophon (DG), signaient des contrats avec des vedettes. Callas était une chanteuse HMV, George Szell, un chef Columbia et Artur Schnabel, un pianiste Victor. Rubinstein aurait bien voulu enregistrer avec Szell, mais ce n'était pas possible.

### La sclérose du répertoire

Certains artistes ont multiplié les disques en faisant la tournée des éditeurs. Ainsi, Eugene Ormandy a enregistré deux fois le grand répertoire symphonique pour Columbia, en monophonie puis en stéréo. Au tournant des années 1970, il a signé un contrat avec Victor et tout réenregistré pour l'étiquette RCA. Quant à Herbert Karajan, il avait résolu le problème en signant deux contrats d'exclusivité: l'un avec HMV, l'autre avec DG! De cette logique d'artiste découle l'infini ressassement du même répertoire. Chaque violoniste veut enregistrer le concerto de Brahms, chaque chef souhaite graver les neuf symphonies de Beethoven...

Timidement à partir des années 50 avec Erato, puis dans les années 60 avec Harmonia Mundi, sont apparues des étiquettes qui se sont attelées à combler avant tout des lacunes de répertoire, en l'occurrence la musique baroque. Certains des artistes engagés pour cela — tels William Christie ou Philippe Herreweghe chez Harmonia Mundi — sont ensuite devenus vedettes.

Le fait majeur de l'ère du disque compact, notamment à partir de la création de Naxos en 1987, a été la prise de pouvoir progressive de la logique de répertoire dans la construction des catalogues. Certes, au chapitre des ventes, *Pavarotti and Friends* (Decca) surpas-



Leonard Bernstein

AGENCE FRANCE-PRESSE

sait, ô combien, la série des *Concertos pour piano romantique* d'Hyperion. Mais en matière d'offre, avec des labels tels que Naxos, Bis, CPO, Hyperion, Capriccio ou Alpha, l'exploration du répertoire régnait en maître.

Aujourd'hui, à maturité, après 20 à 25 ans d'activité et des artistes qui se sont imposés sur le marché, les meilleures de ces étiquettes jonglent au mieux avec une double logique artiste et répertoire: Hyperion, avec ses pianistes, tous devenus vedettes (Hame-

lin, Shelley, Osborne, Hough, Hewitt), illustre bien ce phénomène.

### La plaie du doublon

Depuis environ cinq ans, les anciennes majors du disque se sont mises à rassembler en coffrets des monographies d'artistes. En 2008, EMI a publié tous ses enregistrements de Karajan en deux boîtes monumentales. RCA faisait de même avec 144 CD d'Artur Schnabel en 2011. Depuis trois ans, les vannes sont ouvertes, mais dans une confusion qui vire à l'ineptie et à un rythme qui, chez certains (Sony Classical notamment), a dépassé la frénésie.

Il faut savoir trier le bon grain de l'ivraie, et désormais développer une certaine tolérance pour les doublons: le *Requiem* de Verdi de Georg Solti vient d'être réédité quatre fois en un an par Decca: une fois dans un coffret *Solti dirige Verdi*, une fois dans l'intégrale *Tutto*

*Verdi*, une fois dans la Pavarotti Edition, puisque Pavarotti en est le ténor, mais aussi dans le cube *The Decca Sound!*

Le cas n'est pas isolé, et les concertos se retrouvent dans les coffrets dédiés aux chefs, dans ceux consacrés aux solistes, sans compter les compilations du genre «Les plus beaux concertos». Tout cela est à prix souvent bradé, mais la culture du doublon s'installe au fur et à mesure que les discothèques des particuliers — souvent rangées par compositeurs — sont déconstruites.

### Nos choix

Pour éviter au mieux les irritants et profiter des aubaines, nous vous conseillons de vous méfier des coffrets parcellaires, du genre *Istvan Kertesz. The London Years* (Decca), qui picorent çà et là de manière frustrante. On s'aperçoit aussi aujourd'hui que les cubes par labels (Decca Sound, RCA Living Stereo, Philips Original Jacket) sont, à terme, de vrais viers à doublons.

Nous vous proposons de vous concentrer sur les publications d'intégrales et en conseillons quatre.

**Maxim Vengerov, Complete Recordings (1991-2007)**, déjà présenté dans notre Vitrine du disque il y a deux semaines (Warner 19 CD 0825646315147).

**Annie Fischer, Complete London Studio Recordings**, un digne hommage à la grande pianiste hongroise, qui aurait eu 100 ans le 5 juillet (Warner Icon 2564 63412-3).

**Maria Joao Pires, The Complete Erato Recordings**, la boîte la plus émouvante et la plus nostalgique, avec, pour la première fois, toutes les pochettes originales des enregistrements qui ont lancé la carrière de l'une des plus grandes pianistes de notre temps (Erato 17 CD 08256146310654).

**Leonard Bernstein Collection, volume 1**, un coffret hors normes d'une qualité de réédition exemplaire, premier de deux volumes rassemblant tous les disques (ici de Beethoven à Liszt) de Bernstein pour DG. C'est un modèle, mais on est ici dans l'objet de luxe, pas dans le coffret fourre-tout super-économique (DG 59 CD 479 1047).

Reste une dernière question, essentielle, sur cette grande braderie des fonds de catalogue. Lorsque, par exemple, Sony publie en 39 CD à 80\$ tout ce que Claudio Abbado a gravé pour RCA et Sony dans des conditions sonores impeccables, comment l'industrie phonographique va-t-elle faire, ensuite, pour vendre à prix fort les nouveautés de Yannick Nézet-Séguin ou Gustavo Dudamel? La manne qui nous tombe du ciel séduit les discophiles, mais risque de tourner en victoire à la Pyrrhus pour les éditeurs.

Le Devoir

# Festival Opéra DE QUÉBEC

Direction générale et artistique : Grégoire Legendre

## 23 juillet au 4 août

**Vivaldi et Haendel à l'opéra (Les Violons du Roy)**  
Le 23 juillet à 20 h, Salle Raoul-Jobin du Palais Montcalm

**L'Enfant et les sortilèges**  
Les 24, 25, 26 et 27 juillet à 20 h  
Salle Octavé-Crémazie du Grand Théâtre de Québec

**Le Jugement dernier (Requiem de Verdi)**  
Les 1<sup>er</sup>, 3 et 4 août à 20 h  
Salle Louis-Fréchette du Grand Théâtre de Québec

**Les Grands Feux Loto-Québec**  
Le 2 août à 22 h, Vieux-Port de Québec

**La Brigade lyrique**  
Du 23 au 27 juillet et du 30 juillet au 3 août à 12 h et 17 h  
Lieux divers à travers la ville de Québec

**Musique en plein air**  
Le 29 juillet à 12 h, Maison Hamel-Bruneau

**La grande histoire chantée de la musique lyrique**  
Le 31 juillet à 20 h, Chapelle du Musée de l'Amérique francophone

**La plus belle fleur du jardin impérial**  
Les 28, 29 et 30 juillet à 19 h, La Maison Jaune

**Wagner à l'apéro**  
Les 28, 30 et 31 juillet à 16 h  
Chapelle du Musée de l'Amérique francophone

877 643-8131  
www.festivaloperaquebec.com

## Le pianiste du chef-d'œuvre: Ben Sidran

SERGE TRUFFAUT

Une fois n'est pas coutume, mais pour une fois (bis), on a été la contradiction de l'idiot de famille. Probablement pour la dernière fois (re-bis), d'ailleurs. Toujours est-il que l'on a résolu l'équation oulipienne du retour sur le temps, et non dans le temps. Elle est la suivante: (blues + mots) facteur de (jazz + Bob Dylan) facteur de (finesse à la puissance 10 + convictions au pluriel) = qui? Ben Sidran... Quelle question!

Bon, clarifions. Le retour évoqué est daté: le 3 juillet dernier. A ce moment, il y a une unité de lieu: l'Upstairs, soit le club situé physiquement en dessous alors qu'il emprunte au dessus son nom propre. Comme le disait Raymond Devos, cette histoire qui s'est déroulée au-dessus m'a mis sens dessus dessous.

Bon (bis), on revient sur le show de Sidran non pas pour en faire la critique mais bien pour vous faire des suggestions. On s'explique. Voilà, au ras du bitume et non des pâquerettes, au cours de sa prestation, du reste splendide, il a décliné bien des morceaux gravés lors de l'enregistrement récent de *Don't Cry For No Hipster* paru sur étiquette Bonsai au début de 2013.

Cet album, on vous conseille très vivement d'en faire la cible d'une OPA, à moins que vous en soyez déjà le propriétaire, car il est un chef-d'œuvre. Il est ainsi car il est d'abord et avant tout un album complet. Il est également un album singulier, car à l'image, comme l'a chuchoté le sieur de La Palice, de son auteur.

On dit complet car il est le cocktail des éléments sonores, des faits musicaux, des réalités instrumentales et autres variables qui ont rythmé l'his-



SIX MEDIA

Ben Sidran

toire du jazz, qui ont fait le jazz. On se doit de préciser: le free-jazz mis à part.

L'étendue de ses talents d'auteur-compositeur combinée à une connaissance encyclopédique du jazz et du blues fait que Sidran a dépassé son maître. On a nommé l'immense Mose Allison, le signataire d'*If You Live*, le romancier de *Your Mind Is on Vacation*. On le répète: avec *Don't Cry For No Hipster*, Sidran prend le relais, avec éclat, d'Allison.

En effet, dans tout ce qu'il fait, quoi qu'il fasse, quoi qu'il touche, Sidran injecte une dose de swing. Il possède un sens de la balance entre sa voix et son jeu au piano qui force l'admiration.

Dans chacun des morceaux, il est convaincant. Ce qui n'est pas rien. Y compris lorsqu'il interprète le délicieux *Reflections* de sir Thelonious Sphere Monk.

Qui plus est, il est un homme de goût. On dira même d'un goût si prononcé qu'il est en fait le reflet de sa très longue expérience. Mais encore? Il sait fort bien s'entourer. On pense notamment, voire beaucoup, à la présence d'un guitariste prodigieux de finesse, Will Bernard. Ce dernier est un maître en punctuations.

Pour faire court, mais vrai: *Don't Cry For No Hipster* est un chef-d'œuvre.

Le Devoir

# CULTURE › ARTS DE LA SCÈNE

## Sans texte et contexte : éloge du muet et du théâtre silencieux

FABIEN DEGLISE

L'idéal aurait été de ne pas parler, de laisser les dits et les non-dits de la communication non verbale s'installer entre deux artistes spécialistes de l'improvisation et un journaliste attablés dans un café de la métropole.

Il y aurait eu une posture interrogative incarnée par un regard insistant et des épaules balancées de manière prévisible vers l'avant. Il aurait pu y avoir un roulement d'yeux, une complicité rapide recherchée dans l'œil de l'autre, un geste de la main, puis un autre ou, qui sait, le début d'un jeu de mime... Mais non.

«**Pas de paroles ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'action**»

Enfin, les mots n'ont eu d'autre choix que de sortir pour évoquer leur absence dans ce drôle de théâtre d'improvisation que se prépare à monter, avec cinq potes à lui, Frédéric Barbusci, dans le cadre du festival hétéroclite Zoofest. La chose a été baptisée *Sans texte et contexte*. Elle prend l'affiche la semaine prochaine pour quatre soirs au très glauque Café Cléopâtre du boulevard Saint-Laurent à Montréal, étrange établissement qui combine un étage cabaret ordinaire monté sur un autre dédié à la danseuse nue, dans toute sa vulgarité.

«*En bas, ça va être tout nu, en haut, ça va être dépourvu*», lance en rigolant, devant un bol de café, le comédien Réal Bossé qui, avec Barbusci, Frédéric Forget, Éric Marceau, Antoine Vézina — et Éric Desranleau à la musique — va être de cette aventure.

La formule ne pouvait être mieux choisie pour résumer l'exercice de style auquel le Nick Beroff de la série télévisée *19-2* a accepté de se

frotter dans les prochains jours : sur scène, avec les autres, il va devoir en effet improviser chaque soir sur des thèmes choisis, dévoilés le soir même, sans pouvoir faire usage de la parole. Le public est, lui aussi, invité à ne pas laisser sortir les mots de sa bouche durant la représentation.

«*Pas de paroles ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'action*», explique Barbusci, qui a eu l'idée de ce genre de spectacle en 2012 en montant huit matchs d'impro qualifiés «*d'instables*». Chacun avait sa contrainte : que des solos, que des marionnettes, que des femmes... L'un s'est joué sans mots, avec un résultat plutôt intéressant, selon l'idéateur de la chose, qui a eu envie de récidiver.

«**Proposition plutôt incongrue**»

Dans un présent qui surcommunique, qui parle trop, souvent et partout, particulièrement lorsque les mots tiennent dans un texto ou sur le mur d'un réseau social numérique, la proposition est plutôt incongrue, cherchant à ramener l'échange entre des êtres à sa forme primale, à l'origine du monde presque. «*Quand tu enlèves la parole, tu n'enlèves pas forcément de l'intelligence et de la sensibilité, bien au contraire*», dit Réal Bossé, qui voit dans l'improvisation, qu'il pratique depuis une jeunesse passée à Rivière-du-Loup, un espace nécessaire pour permettre au comédien de «*vérifier sa capacité de créer*».

«*Aujourd'hui, avec tous les outils de communication à notre disposition, nous communiquons finalement très peu, en nous donnant collectivement l'impression du contraire. Comme pour le*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Frédéric Barbusci, à gauche, et Réal Bossé : «*En bas, ça va être tout nu, en haut, ça va être dépourvu.*»

projet *En ville sans ma voiture* [aujourd'hui disparu], ce spectacle cherche aussi à faire réfléchir sur la place de la parole dans notre environnement social en la faisant disparaître un instant.»

Instant! Barbusci, lui, en promet plusieurs, dans ce culte très présent de l'instantané, du ici-maintenant, qui déplace désormais les foules et fait se multiplier les paroles dans les univers numériques.

«*L'offre de spectacles est très forte, dit-il. Il faut créer des événements pour se démarquer. Chaque soir va amener un spectacle différent dont on ne peut pas connaître la teneur à l'avance. Pour en être témoin, il va falloir venir, et surtout être attentif avec les yeux*», puisque c'est

surtout par là que cette création va se jouer.

Pas question de jaser avec son voisin ou de prendre ses textos pendant le spectacle. Il dit : «*On aurait pu appeler ça "Sans texte, contexte et texto"*». Il rigole et ajoute : «*Vous connaissez le FOMO [Fear of missing out, la peur de rater des choses lorsqu'on se tient loin des univers numériques] ? Nous, on pratique le JOMO [pour Joy of missing out, le plaisir de rater des choses dans les univers numériques pour prendre part à des phénomènes bien matérialisés sous ses yeux]*».

Et là, forcément, l'interlocuteur a tout pour rester sans mots.

Le Devoir

### Le théâtre non verbal en six mots

**Sophon**, dit Sophron de Syracuse, est certainement le père fondateur de l'expression scénique du mime. Poète grec, il vivait au V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

**Marceau**, Marcel de son prénom, a fait rayonner la dramaturgie sans mot à travers le monde avec son personnage de Bip inventé en 1947. Avec le temps, le Français a fait apparaître beaucoup de caricatures de lui-même.

**Bouche bée** est le titre donné à la première expérimentation d'impro sans paroles de Frédéric Barbusci et ses complices. C'était en 2012 dans un petit troquet de Montréal. L'intitulé aurait toutefois pris un autre sens dans le cadre d'un spectacle présenté au Café Cléopâtre, mi-cabaret, mi-club de danseuses.

**Second City**, l'incubateur de comédiens basé à Chicago, est passé maître dans l'art de monter des spectacles dénués de paroles, et donc plus faciles à exporter sur plusieurs «*marchés*» en même temps. En 2009, la troupe livrait d'ailleurs son spectacle *Réverie*, de l'humour non verbal, en ville, dans le cadre du festival Juste pour rire.

### 28<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL NUITS D'AFRIQUE

## Pierre Kwenders : un potentiel majeur

YVES BERNARD

Le phénomène de la world 2.0 québécoise s'implante lentement mais sûrement. Après Poirier, Boogat, Heavy Soundz, Face-T, Mr OK, entre autres, voici Pierre Kwenders, celui par qui les villes se fondent les unes aux autres, de Kinshasa à Montréal.

Il a lancé en 2013 deux mini-albums marqués d'un potentiel majeur. Il marie la rumba congolaise et quelques autres rythmes de sa RDC natale aux musiques urbaines nord-américaines. Et la présence de l'électro est probante. Il s'amène en trio ce jeudi à la Sala Rossa et devrait lancer son premier album complet en octobre.

«*Pour le disque, je reprends quatre ou cinq chansons des deux EP. Les autres seront nouvelles, mais dans la même saveur. Parfois, je me suis inspiré de la musique plus ou moins dance électronique des années 1980 en Afrique du Sud, alors je vais aussi vers des chansons plus funky ou d'autres qui rappellent un peu le drum des fanfares militaires*», raconte Pierre Kwenders.

Pour la scène, il donne pour l'instant la priorité au trio. «*Le percussionniste Julien Sagot est toujours là avec son énergie électrisante. Il a une façon de jouer les congas avec ses bâtons qui n'a rien à voir avec la salsa*». Kwenders parle aussi de Daniel Leznoff, nouveau venu au cla-

vier et à la guitare : «*C'est d'abord un rockeur, mais il est fan de musique électronique. Il m'a dit que ce serait bien d'ajouter de la guitare à certaines chansons. Nous avons essayé et le résultat est magnifique. Ça ajoute ce petit côté groovy*». A cela s'ajoute l'ordinateur avec les sons électros. A la base de la musique de Kwenders, une superbe voix doucement céleste de rumba congolaise qui survole ces rythmes de la RDC passés dans la machine et matinsés de tous les mondes urbains, du soul au r&b, en plus du hip-hop par l'esprit. *Whisky & Tea*, un premier mini-album paru en avril 2013, a révélé une musique sale, électro et distordue, mais pourtant si mélodique. Puis *African Dream*, paru en octobre suivant, plus rythmique, plus tribal, en continuité avec le premier disque. Son répertoire, Kwenders le chante en lingala, en tshiluba, en kikongo, en français et en anglais. Un point commun entre les productions : l'engagement d'Alexandre Bilo-deau, dit Nom de Plume. D'autres collaborations suivront, dont celle avec Poirier.

Après son arrivée ici en 2001, Pierre Kwenders s'est impliqué au sein de la chorale Le Cœur des anges. Il y a développé des influences de chant classique et maintient un goût marqué pour des interprètes plus pop, comme Josh Groban ou Andrea Bocelli. Vocalement, il

descend pourtant des grands chantres de l'histoire congolaise, comme Koffi Olomide d'abord, puis Franco et Tabu Ley Rochereau. Un autre l'a beaucoup marqué : Michael Jackson. «*C'était un visionnaire et sa musique dépasse les générations. Aujourd'hui, tu écoutes sa musique comme si c'était de la musique courante. C'est au même niveau, même meilleur que certaines des musiques qu'on écoute à la radio aujourd'hui. C'est une de mes plus grandes inspirations*».

Kwenders revient à l'importance de l'électro dans sa musique, née beaucoup de sa rencontre avec Nom de Plume : «*Je m'identifie de plus en plus à ce genre-là et j'aime le résultat avec ma façon de chanter. On peut l'appeler "musique électronique", mais il y a là-dedans des sons qui viennent de partout. Moi, j'apporte dans mon chant un peu de rumba congolaise, mais en même temps, j'essaie de rester vrai à l'électronique*».

Il chante l'amour, la joie et la paix, mais écrit instinctivement. Il vise la planète et a le talent pour y arriver.

Collaborateur  
Le Devoir

À la Sala Rossa  
Jeudi 17 juillet à 21h30

Écouter La pièce *Irene*, de Pierre Kwenders, à [ledevoir.com/musique](http://ledevoir.com/musique)

Hydro Québec présente LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET 21 JUIN AU 24 AOÛT 2014 LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES

Mark Fewer Emerson String Quartet

VENDREDI 18 JUILLET 20 H  
CORDES VIRTUOSES!  
Mark Fewer, Paul Marleyn, Philip Chiu et plusieurs autres  
Oeuvres de Beethoven, Ravel, Schubert

SAMEDI 19 JUILLET 20 H  
EMERSON STRING QUARTET  
Soirée CAA

LES BRUNCHES-MUSIQUE CASINO CHARLEVOIX

Tous les dimanches de l'été! Du 8 juin au 31 août  
10 h 30 à 12 h : 1<sup>er</sup> service | 12 h 30 à 14 h : 2<sup>e</sup> service

Détails sur [domaineforget.com](http://domaineforget.com)  
418.452.3535 | 1 888.DFORGET (336.7438)

Suivez-nous sur [Twitter] [Facebook] [LinkedIn] [YouTube]

Patrimoine canadien Canadian Heritage Québec Municipalité de Saint-Jérôme

## CULTURE › CINÉMA

## Les cinémas 4D tentent une percée aux États-Unis

EMMANUELLE JARDONNET

Il y a quelques jours, dans le centre-ville de Los Angeles, ouvrait la première salle de cinéma en 4D américaine, dotée de 104 places, rapporte l'*Hollywood Reporter*. Tour d'horizon de ce dispositif et d'un marché en expansion.

## Qu'ajoute la 4D à la 3D exactement ?

La 4D est de la 3D augmentée, c'est-à-dire enrichie de sensations autres qu'auditives. Les sièges sont conçus pour s'incliner, vibrer ou carrément secouer son occupant en parfaite synchronisation avec l'action à l'écran. Le système prévoit également de faire la pluie et le beau temps dans la salle, avec un système de vaporisation d'eau, de diffusion de fumée et de projection d'air sur le visage. Les odeurs clés des scènes sont aussi déclinées. Gadget ultime: des bulles peuvent venir appuyer «l'atmosphère bouillante de certaines scènes», précise l'entreprise coréenne CJ 4DPlex, qui vient d'implanter sa technologie au Regal LA Live Stadium 14 de Los Angeles.

Le dispositif pose dès lors quelques problèmes d'ordre pratique, relève le journaliste de *Hollywood Reporter* ayant assisté à une séance de démonstration: il faut sécuriser ses éventuels paquets de pop-corn ou boissons. Autre inconvénient: il faut essuyer ses lunettes 3D après certains arrosages, même s'il est prévu un bouton «on/off» pour les projections d'eau. C'est le blockbuster *Captain America: Le soldat de l'hiver* qui avait été choisi pour la projection proposée en avant-première à la presse. Le film a offert aux spectateurs la sensation d'être à bord d'un bateau, avec en plus des secousses de l'action, le balancement marin en mouvement de fond. L'effet peut indisposer les personnes sujettes au mal des transports car, à la différence d'une courte attraction, l'expérience porte sur des films de plus de deux heures. L'accès est par ailleurs déconseillé aux spectateurs souffrant d'épilepsie photosensible (à cause des effets stroboscopiques utilisés), mais aussi aux moins de six ans, et plus généralement aux personnes mesurant moins de 1,20 mètre.



Captain America: Le soldat de l'hiver, film disponible en 4D

## Quel marché? Quel modèle économique?

L'entreprise CJ 4DPlex, basée à Séoul, a ouvert ses premières salles en 2009 en Chine. Aujourd'hui, sa technologie 4DX est implantée dans 109 cinémas à travers 26 pays, ce qui représente un total de 16000 sièges. Les plus gros marchés sont actuellement la Chine, la Corée du Sud et le Mexique. L'entreprise avance les chiffres de 700000 spectateurs en 2010, de 1,6 million en 2011 et de six millions en 2013. La salle de Los Angeles sert de test pour le marché américain, qui est désormais ciblé. Le dispositif a bien sûr un coût pour le spectateur: une séance en 4D au LA Live s'élève à 26,80\$US.

## N'est-ce qu'un effet de mode?

À Los Angeles, le succès est pour l'instant au rendez-vous. Les 15 séances inaugurales pour le public, avec la projection de *Transformers* au cours du week-end, étaient complètes. Effet de nouveauté? Ce type de salle semble en tout cas promis aux seuls films d'action. Ce n'est pas la volonté affichée de CJ, qui veut pouvoir proposer une panoplie de genres le plus large possible: «Le dispositif n'est pas seulement voué aux films d'action, c'est avant tout une question d'immersion», a déclaré Brandon Choi, le directeur de la communication de l'entreprise, qui a cité l'exemple des projections de *Gravity*, où les sièges recréaient une impression de flottement en continu. Au-delà de cet exemple imparable d'un film qui a su séduire le public autant que la critique et qui a la particularité sensorielle de se dérouler dans l'espace, on peut s'interroger, à l'instar d'*Hollywood Reporter*, sur l'intérêt pour des films moins grand spectacle d'être déclinés dans un folklore 4D.

Le responsable a en tout cas évoqué la collaboration entre les équipes créatives de CJ et les réalisateurs pour l'élaboration des effets de 4D, précisant que les studios valident la formule adoptée avant son lancement. Au-delà des films précités, *Noé*, de Darren Aronofsky, et le film d'animation *Dragons 2* ont récemment été adaptés pour ces projections fortes en sensations.

Le Monde

## Seuls contre tous

MY SWEET PEPPER LAND

★★★1/2  
Réalisation: Hiner Saleem. Scénario: Hiner Saleem, Antoine Lacomblez. Avec Korkmaz Arslan, Golshifed Farahani, Tarik Akreyi. Image: Pascal Auffray. Montage: Juliette Haubois. Allemagne-Irak-France, 2013, 100 min.

ANDRÉ LAVOIE

Démarrer un film avec un moyen d'en rire (un peu): voilà une des audaces du cinéaste Hiner Saleem (*Si tu meurs, je te tue, Kilomètre zéro*), qui revient sur sa terre natale, le Kurdistan, explorant à nouveau les tourments et les contradictions d'un peuple meurtri par la guerre, la cruauté de Saddam Hussein, mais aussi les traditions rétrogrades.

Il fait d'ailleurs flèche de tout bois dans *My Sweet Pepper Land*, se réclamant surtout des codes du western, et d'un certain manichéisme qu'il ne cherche même pas à masquer. Car lorsque deux esprits libres décident d'affronter des petits barons locaux ou leur propre famille éprise de respectabilité et sensible aux rumeurs, même si elles sont fausses, ils ont fort à faire pour s'imposer face à tous ces ennemis impitoyables.

On pourrait même affirmer que les caprices du climat, la rudesse du paysage et le caractère délabré des infrastructures de ce coin du monde aux frontières de l'Irak, de l'Irak et de la Turquie suffisent à éloigner la modernité.

Chacun à leur manière, Baran (Korkmaz Arslan, une belle gueule de malotru), un ancien héros de guerre, et Govend (Golshifed Farahani, aussi lumineuse que dans *Pierre de patience*), une jeune institutrice, mènent un com-



FUN FILM

Golshifed Farahani, aussi lumineuse que dans *Pierre de patience*

bat inégal pour l'épanouissement des leurs et une fidélité courageuse à leurs valeurs. Baran accepte de devenir le chef de police (intègre) d'un village isolé tandis que Govend y poursuit tant bien que mal sa tâche d'enseigner à des enfants dont les parents se méfient de cette femme pas encore mariée, et farouchement indépendante.

Leurs principes déplaisent souverainement au caïd des environs, habitué à être obéi au doigt et à l'œil. Il aura fort à faire pour imposer sa loi à ce tandem uni devant la même bêtise et la même corruption.

Il n'est pas inconvenant de révéler que tout se terminera

dans un bain de sang, question de respecter jusqu'à la fin les principes du western, ce que Hiner Saleem fait avec un amusement certain. Au milieu de ce décor sauvage, de cette poussière et de ces habitations modestes, dont certaines en perpétuelle rénovation (le commissariat de police, par exemple, symbole d'un lieu de passage où les locataires ne vivent pas très vieux), les camps sont parfaitement délimités.

Avec leurs gueules de stars et leurs yeux éblouissants, ces deux preux chevaliers de la liberté à la sauce occidentale imposent le respect et obtiennent sans mal les faveurs du cinéaste, qui pose

sur eux un regard admiratif.

De ce constat se dégage un certain pessimisme (le film se déroule en 2003, au lendemain de la chute de Saddam Hussein, l'ennemi juré des Kurdes), comme si les changements sociaux tant espérés ne se feraient pas sans mal et sans une bonne dose de patience. Mais Hiner Saleem succombe aussi à un sentimentalisme qui fait sourire, et qui n'aurait pas déplu à John Ford ou à Sergio Leone. Non, le western n'est pas mort, et encore moins sa façon naïve et rassurante de séparer le bien du mal...

Collaborateur Le Devoir

## Chercher sa voix, se perdre en chemin

LA VOIX DE L'OMBRE

★★  
Réalisation et scénario: Annie Molin Vasseur. Avec France Castel, Mario Saint-Amant, Isabelle Laurier. Image: Nicolas Venne, Abbey Neidik. Montage: Philippe Vasseur, Annie Molin Vasseur. Musique: Justin Béchard, Patrick Spisak. Québec, 2013, 82 min.

ANDRÉ LAVOIE

On dit de certaines personnes, et de certains personnages, qu'elles parlent comme des livres ouverts. Le qualificatif peut souligner leur grande érudition, mais aussi leur manière désincarnée, artificielle, d'exprimer les choses.

Dans *La voix de l'ombre*, un premier long métrage d'Annie Molin Vasseur, on entend souvent tourner les pages lors des nombreux échanges larmoyants ou lyriques qui ponctuent la liaison secrète et particulière entre Marie-Hélène (France Castel), photographe, et Thomas (Mario Saint-Amant), cinéaste. D'ailleurs, si la première semble littéralement rivée à son appareil, le second pourrait tout aussi bien être itinérant, poète ou professeur de cégep.

Illustrations

La différence d'âge apparaît



A-Z FILMS

De nombreux retours en arrière et en enfance parsèment le film.

comme un détail; le statut d'homme marié et de père de famille de Thomas complique davantage les choses, sans compter sa personnalité tourmentée qui le pousse à quitter Marie-Hélène sur un coup de tête. Comme un malheur n'arrive jamais seul dans cet

univers aux prétentions plus littéraires que cinématographiques, un accident de vélo plonge ce téméraire dans un coma profond, forçant son ancienne maîtresse à revenir à son chevet à l'insu de l'épouse légitime, lui racontant son quotidien dans l'es-

poir de le ramener à la vie.

Elle y tient d'ailleurs tellement qu'elle répète plus d'une fois: «Faut que tu sortes du coma.» Au cinéma, c'est parfois aussi facile à dire qu'à faire.

Comme si cette trame mélodramatique n'apparaissait pas suffisamment chargée, le scénario est farci de retours en arrière illustrant le passé malheureux de l'héroïne avec sa mère (Isabelle Laurier), elle dont la voix traverse tout le film, narratrice d'un texte poétique d'une lourdeur affligeante. A cela s'ajoutent les réminiscences de cet accident de la route, expliquant peu à peu les raisons obscures de son attirance pour Marie-Hélène; de là à dire que tout cela est cousu de fil blanc...

Des dialogues faussement profonds («Le mensonge était notre seule vérité»), un montage parfois brouillon (pourquoi un plan de paysage enneigé dans une séquence se déroulant au début d'un automne magnifique?), des acteurs à l'accent changeant et pointu, signe d'une direction d'acteurs plutôt molle, autant de maladresses qui ne donnent pas une très grande portée, ni un réel éclat, à cette *Voix de l'ombre*.

Collaborateur Le Devoir

## EXCENTRIS

ET AUSSI À L'AFFICHE:

GERONTOPHILIA

BRUCE LABRUCE

13+

BORGMAN

ALEX VAN WARMERDAM

13+

IDA

PAWEL PAWLKOWSKI

G+

LA VÉNUS À LA FOURRURE

ROMAN POLANSKI

13+

DOCVILLE:

IS THE MAN WHO IS TALL HAPPY?

MICHEL GONDROY - JEUDI 17 JUILLET 19H

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR

CINEMAEXCENTRIS.COM



## Plus de 2 millions pour sept films en français

Téléfilm a annoncé mardi son appui financier à sept films en français à plus petit budget — inférieur à 2,5 millions de dollars —, dont deux seront réalisés par des nouveaux venus dans la réalisation de long métrage. Au total, cela représente un investissement de plus de 2 millions pour Téléfilm. Les films sélectionnés sont *Le bruit des arbres* du réalisateur François Péloquin; *Ceci n'est pas un polar* de Patrick Gazé; *Le Cyclotron* d'Olivier Asselin; *Desperado* de Richard Angers; *Neuf variations sur le vide* de Jean-Philippe Duval, Léa Pool, Erik Canuel, Chloé Robichaud, Stéphane E. Roy, Claude Brié, Anais Barbeau-Lavalette, Ricardo Trogi et Eric Tessier; *Le problème d'infiltration* de Robert Morin; et *Sodom* de Charles-Olivier Michaud. Patrick Gazé et François Péloquin en seront tous deux à leur première expérience de réalisation d'un long métrage.

La Presse canadienne

## Le Resnais au FFM

L'ultime opus d'Alain Resnais, monstre sacré du cinéma français décédé en mars, sera présenté en primeur nord-américaine comme film de clôture du 38<sup>e</sup> Festival des films du monde de Montréal (FFM). *Aimer, boire et chanter*, qui met en vedette, notamment, Sabine Azéma et André Dussollier, deux fidèles du défunt cinéaste, a été primé d'un Ours d'argent au dernier festival de Berlin. Dans le communiqué diffusé jeudi, le directeur du FFM, Serge Losique, indique qu'il a «le sentiment de rendre un hommage posthume» à Alain Resnais. Malgré ses problèmes financiers, le Festival des films du monde se tiendra à Montréal du 21 août au 1<sup>er</sup> septembre.



Alain Resnais

Le Devoir

BILLETTERIE : 514 847-2206  
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

## CULTURE › CINÉMA



Andy Serkis interprète César, le chef des singes. Le résultat est troublant de réalisme.

20TH CENTURY FOX

## L'aube de la planète des singes: bon matin

L'AUBE DE LA PLANÈTE DES SINGES (V.F. DE DAWN OF THE PLANET OF THE APES)

★★★  
Réalisation: Matt Reeves. Scénario: Rick Jaffa, Amanda Silver, Mark Bomback, d'après l'univers créé par Pierre Boulle. Avec Andy Serkis, Jason Clarke, Keri Russell, Gary Oldman. Image: Michael Seresin. Montage: William Hoy, Stan Salfas. Musique: Michael Giacchino. États-Unis, 2014, 131 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Il y a dix ans de cela, l'humanité a été décimée par un virus créé en laboratoire et testé sur des chimpanzés qui, eux, ont subi une évolution accélérée. Depuis, des factions de survivants se terrent dans les villes tandis que les forêts sont devenues le royaume des singes. La suite de *La montée de la planète des singes* (2011), *L'aube de la planète des singes*, relate la genèse, le déroulement et les conséquences d'un affrontement armé entre humains et simiens.

Une suite, donc, plus sophistiquée, plus achevée et, globalement, plus réussie. Ce succès tient essentiellement à deux facteurs. Il y a d'abord la composition saisissante d'Andy Serkis — alias Golum dans *Le seigneur des anneaux* et King Kong dans le remake de Peter Jackson —, qui interprète ici César, le chef des singes. Certes, les effets spéciaux sont remarquables, mais, au final, ce sont la gestuelle, la voix et les yeux de Serkis qui font en sorte que la magie opère. Le résultat est troublant de réalisme.

Ensuite, il y a la réalisation de Matt Reeves (*Cloverfield*, *Laisse-moi entrer*), fluide et belle, quoique jamais esthétisante. Lors de l'une des séquences de bataille, la caméra vissée à la tourelle mobile d'un char d'assaut donne lieu à un panoramique à 360 degrés hallucinant, entre autres morceaux de bravoure inspirés.

D'ailleurs, ce qui mène au combat ultime — la mise en place des enjeux, la montée de la tension, le jeu de miroirs entre les hommes et les bêtes — s'avère du tout premier ordre, tant sur le plan dramatique que sur le plan cinématographique. On se croit alors mûr pour un dé-

veloppement transitif sombre mais honnête (un peu comme celui de *L'empire contre-attaque*) puisque, c'est entendu, la 20th Century Fox a ressuscité sa lucrative série pour un bout de temps.

Qui s'attarde ennui

Hélas, une bonne quarantaine de minutes supplémentaires voient l'adjonction de ce qui ressemble presque au condensé d'un autre film. Le rythme s'essouffle, l'ennui s'installe. Soudain, le message pour le contrôle des armes à feu qui, dans le film, rendent les singes aussi débiles que l'ancienne espèce dominante, apparaît inutilement appuyé. Surtout, on a tout loisir de se rendre compte à quel point les personnages humains sont sous-développés.

Heureusement, les dernières minutes retrouvent le souffle épique que Matt Reeves est parvenu à insuffler aux deux premiers actes, permettant à cette proposition de qualité de se terminer sur une note positive. En attendant *Le zénith* et *Le crépuscule de la planète des singes*...

Le Devoir

Collaborateur  
Le Devoir

## Ils connaissent la chanson

BEGIN AGAIN (V.F.: NOUVEAU REFRAIN)

★★★ 1/2

Réalisation et scénario: John Carney. Avec Mark Ruffalo, Keira Knightley, Hailee Steinfeld, Catherine Keener, Adam Levine. Image: Yaron Orbach. Montage: Andrew Marcus. Musique: Gregg Alexander. États-Unis, 2013, 103 min.

ANDRÉ LAVOIE

Difficile de dire si le cinéaste irlandais John Carney aime davantage la musique que le cinéma tant ses films sont remplis de chansons. Et c'est grâce à une romance musicale qu'il a acquis une certaine notoriété en 2006 avec *Once*, une production tournée avec trois fois rien dans les rues de Dublin mais farcie de ritournelles accrocheuses qui allaient frayer leur chemin jusqu'à Broadway, en version comédie musicale.

Après quelques films plus confidentiels (*Zonad*, *The Rafters*), il revient aux sources avec *Begin Again*, remplaçant Dublin par New York et des acteurs talentueux mais peu connus par une galerie de vedettes, dont certaines habituées à la modestie des productions indépendantes. Cette variation apparaît tout de même plus luxueuse, et pas seulement parce que Mark Ruffalo y conduit une Jaguar; la bagnole apparaît surtout comme le symbole d'une renommée maintenant bien lointaine...

Ce n'est pas tant la gloire que les bas-fonds pour les deux figures principales de *Begin Again*, toutes deux échouées dans un petit bar à spectacle, lui à boire, elle à chanter. Lorsque Dan (Ruffalo) entend Greta (Keira Knightley, un charme fou et une voix un peu chevrotante qui ferait fureur en France) gratter la guitare tout en livrant une mélodie de son cru, il est convaincu de détenir le sésame pour son grand retour. Car cet alcoolique mis à la porte de sa propre compagnie de disques et du foyer conjugal a bien besoin d'espoir, surtout en cette journée catastrophique. Par un autre amusant retour en arrière, on découvre que celle de Greta ne fut pas plus brillante, muse blessée d'une star montante de la chanson (Adam Levine, du groupe Maroon 5).

Alors que rien ne laisse croire que Dan peut propulser Greta au sommet, celle qui compose et chante par pur plaisir se laisse convaincre d'enregistrer tout un album... dans les rues de New York, et ses lieux emblématiques. Cette virée se révèle aussi séduisante que casse-cou (le caractère aseptisé des studios s'entend toutefois très bien), rapprochant ces deux êtres esseulés et transformant au passage leur entourage, y compris la conjointe (Catherine Keener, en mode mineur) et la fille (Hailee Steinfeld) de ce mauvais garçon de l'industrie musicale qui, par désespoir, a même vendu ses trophées Grammy pour un peu d'argent de poche!

À défaut d'étonner ceux qui auront vu et aimé *Once*, cette nouvelle fantaisie musicale, juste un peu moins déjantée, séduit tout autant par le nombre impressionnant de vers d'oreille et la spontanéité avec laquelle ils sont livrés. Carney réussit à contourner quelques clichés, mais il est difficile d'éviter ceux du rappeur millionnaire, des musiciens fauchés dans des appartements miteux et tous ces bonzes bien cravatés. Ils ne rendent que plus attachant ce duo aussi musical que romantique, déambulant dans la ville avec l'insouciance des bohémiens, bien branchés à leur *playlist*, ce qui donne d'ailleurs une scène absolument savoureuse et émouvante. Il y en a plusieurs du même cru, jouant sur la même note juste et délicate, dans *Begin Again*.

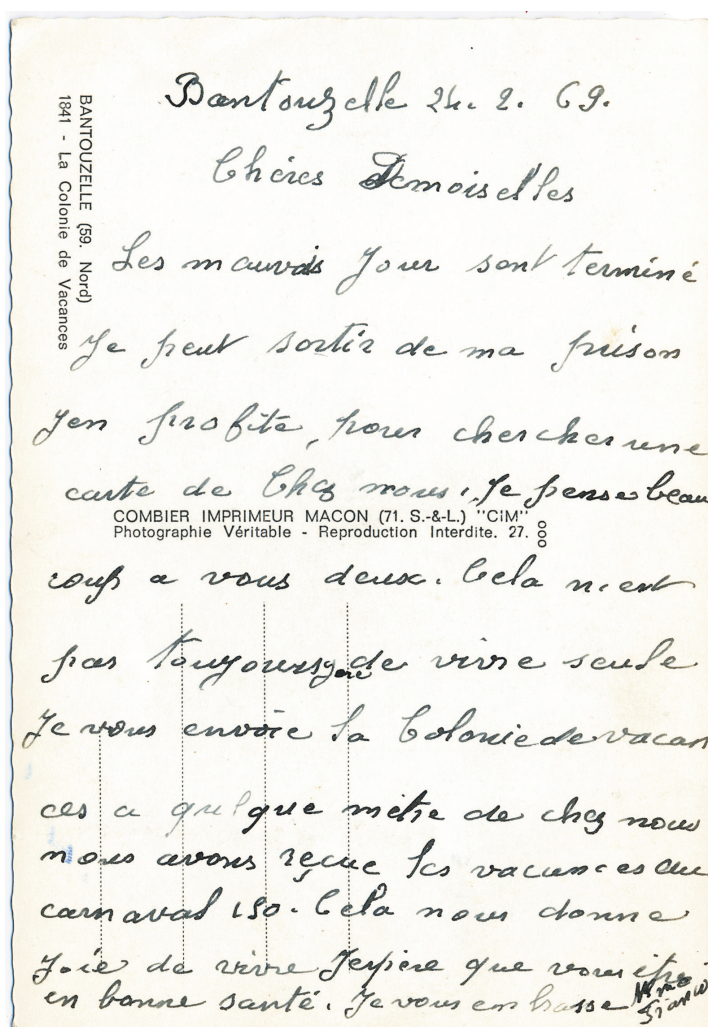
## L'ESCAUT

SUITE DE LA PAGE E 1

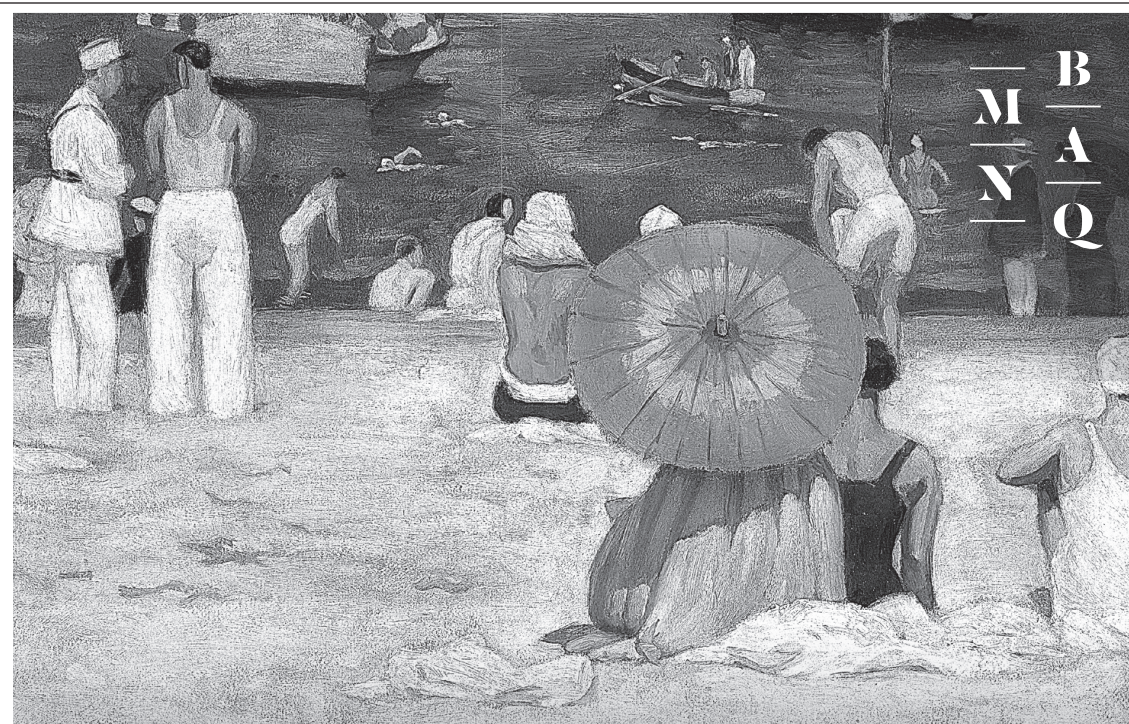
contre mon sein gauche, tout près du sternum, j'ai tatoué ce ruban. Et sur les branches du cerisier devant la maison, chaque jour, j'attache un ruban jaune espérant ton retour. Ou plutôt, ton arrivée. Lorsque nous étions beaucoup moins âgés, lorsque nos voix étaient nécessaires pour rendre notre amour tangible, je t'ai promis de t'attendre jusqu'à la prochaine vie, jusqu'à l'autre vie, celle qui se tient sur le bout de la ligne du temps.

Par vanité, tu m'as fait part que tu détesterais me revenir avec un corps dévasté par la traversée même de ce temps. Tu as raison, le choc aurait été grand si je n'avais pas pu voir les taches de vieillesse apparaître une à une sur le dessus de ta main et les rides se dessiner sur ton visage d'une nuit à l'autre. Mais, puisque j'ai suivi la naissance de presque chacun de tes cheveux gris, l'étirement de ta peau, la fatigue de tes paupières ou tes nouvelles cicatrices ne me surprendront pas. Peut-être que tu n'as jamais su que j'avais la complexité de ton frère d'armes, le voisin immigrant que tu as adopté, qui captait en images ta cheville sans chaussette, tes joues ivres de vin, l'arête de ton nez qui ne cesse de grandir... et parfois ton essoufflement, ton abandon. Peut-être que tu n'as jamais su que je suis restée tout près.

Ou si, tu l'as toujours su.

Collaboration spéciale  
Le Devoir

LE DEVOIR

MORRICE  
ET LYMAN  
EN COMPAGNIE DE  
MATISSEMusée national  
des beaux-arts  
du QuébecMNBAQ  
.ORG

JUSQU'AU 7 SEPTEMBRE 2014

Québec

Office du tourisme de Québec

L'EXPOSITION EST ORGANISÉE PAR LE MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC, AVEC LE GÉNÉRAL CONCORDS DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL ET DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA / JOHN LYMAN, À LA REÇUE (SAINT-JEAN-DE-LUZ) (STAB), 1909-1910. HUILE SUR PAPIER COLLE SUR TOILE, 45,6 X 55,5 X 2,4 CM. MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA, OTTAWA. DON DE LA SUCCESSION DE MORRICE LYMAN, 1986. SELON L'EXPRESSION DE SA VOLONTÉ. PHOTO: MNAQ

## CULTURE DE VISU



Les deux œuvres proposées successivement par Andy Warhol à l'Exposition universelle de New York de 1964 ont été refusées.

## Recherche vauriens passionnément

Au Queens Museum, une expo raconte l'histoire d'une œuvre majeure et censurée de Warhol

**13 MOST WANTED MEN: ANDY WARHOL AND THE 1964 WORLD'S FAIR**  
Queens Museum,  
Queens, New York,  
jusqu'au 6 septembre

NICOLAS MAVRIKAKIS

1964. Exposition universelle de New York. On y trouve des pavillons nationaux, mais aussi des pavillons présentant des compagnies: American Express, RCA, Coca-Cola, Seven-Up, DuPont, Johnson's Wax, Eastman Kodak, Clairol, Scott Paper... Le visiteur peut aussi visiter des pavillons vantant les mérites de groupes religieux: les orthodoxes, russes, les mormons, les protestants... Mais c'est aussi un moment important pour l'histoire de l'art. C'est ce que nous explique une exposition très bien documentée au Queens Museum à New York, une expo qui dresse un formidable portrait d'époque.

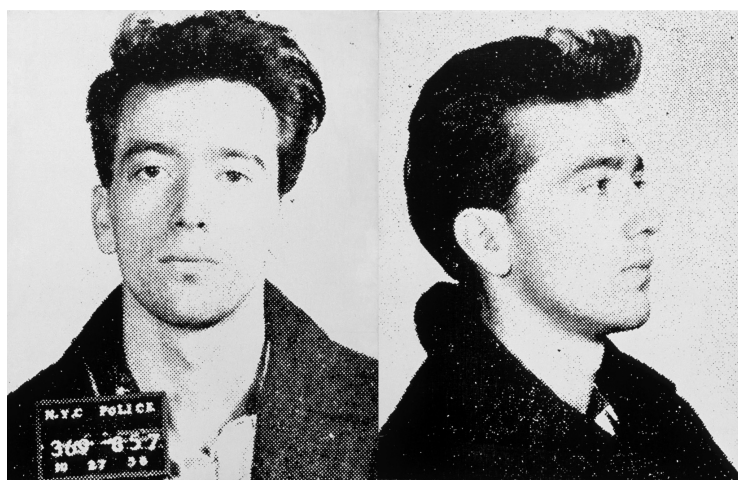
Pour cet événement, l'architecte Philip Johnson, qui dessine le pavillon de l'Etat de New York, demande à dix artistes, parmi les créateurs les plus recherchés de l'époque, de réaliser une œuvre. Dix murales sont donc installées sur les murs extérieurs de ce pavillon, œuvres de Agostini, de John Chamberlain, de Robert Indiana, d'Ellsworth Kelly, de Roy Lichtenstein, d'Alexander Lieberman, de Robert Mallary, de Robert Rauschenberg, de James Rosenquist et... d'Andy Warhol.

Pour son panneau, Warhol prend un sujet étonnant. Il utilise les photos des treize criminels les plus recherchés par la police de l'Etat de New York en 1962. Voilà qui pourra surprendre ceux qui connais-

sent bien les portraits que Warhol réalisa plus tard, portraits de gens riches et célèbres dont chacun valait la coquette somme de 50000 \$ (un montant important pour l'époque, même si bien sûr il ne rivalise pas avec les prix de notre art contemporain). Selon John Giorno, l'amoureux de Warhol à ce moment-là, l'idée viendrait en fait du peintre Wynn Chamberlain. Dans un repas où Warhol expliquait qu'il ne savait vraiment pas quoi faire pour ce pavillon, Chamberlain lui aurait suggéré d'utiliser les photos de ces criminels, ajoutant que son copain policier pourrait lui fournir le livret avec toutes les images...

### Censure

Évidemment, le projet choqua. Est-ce le gouverneur de l'Etat de New York, Nelson Rockefeller, qui demanda son retrait? Sept des treize criminels avaient des noms italiens et il n'aurait pas voulu déplaire à son électoral... italien. Certains dirent que c'était plutôt Robert Moses, urbaniste ayant réorganisé profondément la ville de New York et président de l'exposition universelle, qui exigea que cette œuvre disparaisse. Le gigantesque panneau fut repeint en couleur argent... Peut-être pour éviter le scandale et certainement pour sauver les apparences (les États-Unis, terre de liberté censurant un artiste, cela pouvait donner une mauvaise image du pays...). Johnson annonça que c'était Warhol lui-même qui, n'étant pas content du résultat, avait fait repeindre son œuvre. Warhol proposa un deuxième projet, une photo de Robert Moses, mais cela lui fut aussi refusé...



PHOTOS ACHIM KUKULIES THE ANDY WARHOL FOUNDATION

Andy Warhol a utilisé les photos de criminels les plus recherchés pour son œuvre.

### Bouts d'essai

Comme l'a écrit l'historien de l'art Thomas Crow, c'est l'époque où Warhol s'intéresse à des sujets tragiques, à ce qu'on pourrait nommer une «peinture noire», tout comme on parle de film noir ou de roman noir... Il représente la chaise électrique, des accidents de voiture et des portraits de vedettes ayant souffert (Marilyn, Liz Taylor, Jackie Kennedy). Warhol voulait regrouper toutes ses œuvres dans une expo intitulée *Death in America*.

Richard Meyer, dans son livre *Outlaw Representation*, explique avec détails comment Warhol travaille alors sur un mélange entre «célébrité, mort et criminalité». Il montre comment cette œuvre refusée avait peut-être aussi des liens avec ce que les gais vivaient alors... Elle donnait à voir de mauvais garçons, des hommes poursuivis par la police, au moment même où cette police multipliait les descentes dans les bars gais, désirent «net-

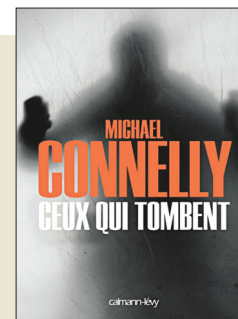
toyer» la ville à l'approche de l'Expo universelle. Quelques mois plus tard, Warhol commença à réaliser ses *Screen Tests*, sa célèbre série de courts portraits filmiques. Il la débuta avec *13 Most Beautiful Boys*... Ce qui valut à Warhol une descente de police dans son studio. Le visiteur de l'expo pourra d'ailleurs voir aussi ces films de beaux garçons dans l'exposition.

Finalement, Warhol se resservit des trames de soie qu'il avait utilisées pour sa murale de 1964 afin de créer treize tableaux distincts présentés à la galerie Ileana Sonnabend, mais à Paris en 1967. Cette série d'œuvres ne fut montrée à New York qu'en 1988, un an après la mort de Warhol. Et c'est un événement que de pouvoir les voir presque toutes réunies dans le Queens Museum, bâtiment situé sur le lieu même de l'Expo universelle de 1964.

Collaborateur  
Le Devoir

## LIVRES

## LA VITRINE



POLAR

### CEUX QUI TOMBENT

Michael Connelly  
Traduit de l'anglais (américain)  
par Robert Pépin  
Calmann-Lévy  
Paris, 2014, 390 pages

Même si l'heure de la retraite approche, Harry Bosch est toujours en selle à l'escouade des crimes non résolus. Le voici sur la piste d'un tueur en série qui sévit depuis les années 1970 lorsque le chef du LAPD lui confie une affaire qui vient tout juste de se produire. Le fils d'un politicien en vue, très critique envers la police, vient de tomber du septième étage d'un hôtel. Suicide ou meurtre? Bosch doit faire vite en naviguant sous les pressions politiques qui arrivent de toutes parts sans jamais abandonner la poursuite du tueur en série. La fébrilité du récit séduit même si tout cela sent un peu la recette. Mais Michael Connelly sait raconter des histoires, et vous vous y laisserez prendre.

Michel Bélaïr



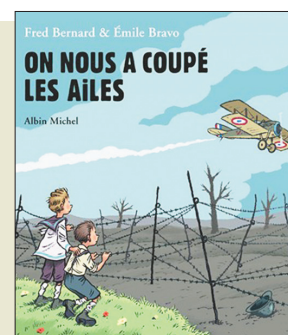
RÉCIT

### VIEILLES CHOSES... VIEILLES GENS

Georges Bouchardeau  
Bibliothèque québécoise  
Montréal, 2014, 152 pages

Publié pour la première fois en 1926 et maintes fois réédité depuis, ce recueil de récits campagnards se veut un éloge senti de la vie paysanne québécoise d'avant les progrès techniques et de ses artisans. Agronome et député fédéral de Kamouraska, Georges Bouchardeau (1888-1956) y expose avec douceur et nostalgie son admiration pour les «vieux terriens» et tire de leur exemple des «leçons d'énergie» visant à «provoquer le relèvement de nos courages amoindris». Bouchardeau, plein de tendresse, évoque le curé et son église, le laboureur et ses champs, la maîtresse d'école et sa classe, de même que d'autres personnages, lieux et travaux d'antan, que le «prétendu progrès» est en voie d'effacer. «Il regrette que la nuit de l'oubli couvre tant de souvenirs admirables», écrit-il, en 1928, Jean-Charles Harvey. Ce recueil n'a pas le génie lyrique des *Rapallages* de Lionel Groulx, mais il fait naître en nous la même gratitude envers nos modestes et valeureux ancêtres.

Louis Cornélius



ALBUM JEUNESSE

### ON NOUS A COUPÉ LES AILES

Texte de Fred Bernard  
Illustrations d'Emile Bravo  
Albin Michel  
Paris, 2014, 56 pages

Parmi le lot impressionnant d'ouvrages qui se publient ces derniers temps pour souligner le centenaire de la Première Guerre mondiale, voici un album s'adressant aux enfants de plus de huit ans (et même un peu plus, si vos petits ont tendance à cauchemarder sur leurs lectures de la veille...) qui aborde ce conflit de belle façon sans évacuer toute l'horreur qu'il a générée.

Cette guerre, marquée par ses tranchées atroces et les premiers combats aériens, nous est racontée par René Nicolas, un soldat français qui a véritablement existé. Le récit entremêle habilement les extraits de lettres écrites sur le front et des moments choisis d'une enfance heureuse, marquée par une passion pour l'aviation alors naissante, par les jeux de guerre entre amis et les souvenirs d'un grand-père qui a fait la guerre franco-allemande de 1870. Ces allers-retours dans le temps expliquent les déceptions que l'âge adulte apporte, les rêves qui se brisent et la façon dont la guerre peut briser ceux qui la vivent. Un bel album qui risque de susciter bien des questions fondamentales chez vos petits. À lire accompagné d'un adulte.

Amélie Gaudreau



NOVELLAS

### FRANZ SCHUBERT EXPRESS

Tecia Werbowska  
Notabilia  
Paris, 2013, 92 pages

Quel étrange livre que celui de Tecia Werbowska. Promettant deux intrigues entremêlées entre les quais de l'Autriche et de la République tchèque, il ne donne que le doux ronron d'un train à l'heure, annonçant haut et fort chacun de ses virages. Quel dommage pour Maya Ney, vieille protagoniste en mal d'aventures. Les rencontres inhabituelles qu'elle fait dans le train sont censées nous envoûter, mais hélas il n'en est rien. Est-ce un roman policier? Parsemée de questions naïves, les enquêtes de Maya avancent avec peine. Est-ce une farce? Non: «*Les trains, ces monstres sacrés... Il y aurait des livres entiers à écrire sur leur importance.*» La narration a beau passer de la première à la troisième personne au milieu du roman, rien n'y fait. Les références sont convenues, tel hôtel vieillot fait songer au *Titanic* d'avant le naufrage et telle scène d'injustice au film *Eyes Wide Shut* de Kubrick. Est-ce la traduction qui nous rend cette histoire d'une «insoutenable pesanteur»? Peut-être. Que faire? En profiter pour en apprendre plus sur les cafés de Vienne et de Prague et sur le glorieux peuple des intellectuels qui les fréquenta jadis.

Joseph Boju

30 octobre – 2 novembre  
de TORONTO à NIAGARA

Degas, Rembrandt, Colville en exposition  
L'opéra *Madama Butterfly* de Puccini...

Prix spécial jusqu'au 15 juillet

3 août : il est encore temps de réserver!

Concert Brahms à JOLIETTE

Paavo Järvi et la Philharmonie de Brême



www.lesbeauxdetours.com

514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont  
Titulaire d'un permis du Québec

## CULTURE › LIVRES

## La mort en direct



DANIELLE LAURIN

Faites-le. Ouvrez *Extraordinaire*, le neuvième roman de David Gilmour. Difficile, pour vous, de prime abord? Parce que le nom de cet écrivain torontois est désormais associé au tollé qu'il a suscité l'automne dernier?

Vrai. Il a déclaré dans une entrevue qu'en tant que professeur à l'Université de Toronto, cela ne l'intéresse pas d'enseigner les livres écrits par les femmes, sauf pour ce qui est de Virginia Woolf. «*Ceux que j'enseigne, ce sont les mecs. Des mecs sérieusement hétérosexuels*», affirmait-il. Pas d'écrivains canadiens dans le lot, ni de chinois non plus.

Difficile de ne pas lui en tenir rigueur? Même s'il se défend bien d'être sexiste et raciste, plaçant plutôt pour sa liberté de choix en matière d'enseignement: «*Lorsque j'ai pris ce poste, j'ai dit que je n'étudierais que des écrivains que j'aime vraiment*.»

Difficile d'ouvrir un de ses livres comme si de rien n'était? Impossible pourtant de nier que, parmi ses ouvrages précédents, *L'école des films* (Leméac, 2010) était un bijou d'écriture... Toujours cette question qui revient, à savoir si l'on peut, si l'on doit séparer la personne de l'écrivain, l'auteur de ses livres?

Faites-le. Ouvrez *Extraordinaire*. D'abord, cette citation de Proust en exergue: «*Car comme les morts n'existent plus qu'en nous, c'est nous-mêmes que nous frappons sans relâche quand nous nous obstinons à nous souvenir des coups que nous leur avons assésés*.»

La mort, la culpabilité. Ce sera au cœur du roman. Au bout de quelques pages seulement, vous tombez sur ceci: «*Est-ce que les morts nous pardonnent? Je me le demande. Je l'espère*.»

Puis, sans transition: «*Mais j'ai l'impression qu'ils ne font rien du tout, comme une étincelle qui jaillit d'un feu de camp; ils font pschuit et puis c'est tout. Ce qu'ils ressentait pour toi à la toute dernière seconde reste figé, du moins dans tes pensées, pour l'éternité. Ou jusqu'à ce que tu fasses pschuit à ton tour*.»

Au bout de quelques pages déjà, sans même vous en rendre compte, vous laissez tomber toute

appréhension. Vous ne pensez plus à David Gilmour. Vous êtes dans le livre. Complètement. Vous êtes dans un dialogue entre le livre et vous: cette histoire vous retourne, vous renvoie à vous-même.

Vous êtes avec le narrateur. Avec le narrateur et sa demi-sœur paralysée, dont l'état physique déperit, et qui lui a demandé de l'aider à mourir. Vous êtes nécessairement happé par toute cette question du suicide assisté. Que feriez-vous, vous, à la place du demi-frère?

Il a les pilules nécessaires, il est là. Mais on n'aide pas sa demi-sœur à se tuer sans ressentir un malaise, sans être pris de vertige devant le point de non-retour. Comment, quand vont-ils en venir au moment fatidique exactement? Quelle attitude adopter?

Comment interpréter ses réactions à elle? «*[...] Les yeux de Sally, des lacs d'encre dans un visage légèrement gonflé, m'observaient avec... quoi, je n'en suis pas sûr. C'était le regard de quelqu'un qui voyait quelque chose derrière ses yeux. Je n'arrivais pas à déterminer si c'était bon ou mauvais*.»

## Au bout de la nuit

Même si le récit des événements a lieu plusieurs années après les faits, c'est comme si ça se passait maintenant. En une nuit. Entre elle et lui. Huis clos dans un appartement torontois.

Il y a de l'alcool, beaucoup. De la musique. Et même de la danse. Il y a le téléphone qui sonne dans le vide. Il y a une pluie d'échanges, surtout. Les deux se connaissent si peu en réalité. Elle a 15 ans de plus que lui, ils n'ont pas partagé la même maison.

Après l'accident qui a coûté à Sally sa mobilité et fracassé sa vie, il passait la voir de temps en temps. Pas assez. «*La vérité, c'est que j'étais si distrait par l'échec de ma propre vie, que j'avais l'impression de ne pas avoir le temps de me donner du mal, ne serait-ce que momentanément, pour quelqu'un d'autre*.»

Il a des regrets, encore aujourd'hui. «*Parce que je l'aimais, je l'aimais vraiment. Mais je tenais pour acquis qu'elle serait toujours là, cette ni-tout-à-fait-sœur, ni-tout-à-fait-mère, que je n'avais nul besoin de m'occuper de cette relation, d'en prendre soin comme d'un jardin. Et puis soudain, il était trop tard, de plusieurs années. Tout simplement*.»

## Ultime biographie

Cette nuit-là, Sally, 49 ans, raconte par à-coups sa vie: sa relation compliquée avec leur



SOURCE VLB

L'écrivain torontois David Gilmour publie un neuvième roman.

mère, son premier amour perdu, son mariage, son divorce, ses aspirations artistiques, ses fulgurances sexuelles, sa fille lumineuse qui s'est éloignée d'elle, son fils délinquant qui a perdu la vie... et bien sûr son accident. À quoi se résume une vie? Qu'est-ce qu'on retient à la fin, au travers des chambardements, des drames, de ce qu'on a manqué, de ce dont on est fier d'avoir accompli et heureux d'avoir vécu, de ce pour quoi on s'en veut?

Lui, il l'écoute, il commente, pose des questions. Il se livre aussi, par bribes. Les dialogues priment, ils coulent de source. Pas d'enflure, aucune affectation dans l'écriture. Quelques banalités, des généralités. Mais même dans les moments les plus intenses on n'y échappe pas: une façon de chasser la tension?

*Extraordinaire* va bien au-delà de la question cruciale, difficile, du suicide assisté. Une foule de questions restent en suspens. «*Et Sally, où*

*sera-t-elle? Je veux dire, physiquement. Une autre chose extraordinaire à laquelle je n'avais pas pensé, me semblait-il. Parce qu'on ne s'évapore pas tout simplement dans l'air quand on meurt; on va d'abord dans d'autres endroits, et ce n'est pas toujours plaisant*.»

Puis, quand arrive le moment des pilules, elle lui demande: «*Penses-tu qu'il y a une vie après la mort?*» Et lui qui répond par cette question: «*S'il y en a une, me le feras-tu savoir?*»

Plusieurs foyers de réflexion dans ce roman d'une rare sensibilité, d'une grande justesse. Faites-le. Ouvrez *Extraordinaire*.

## EXTRAORDINAIRE

David Gilmour

VLB

Montréal, 2014, 176 pages

Cette chronique fera relâche pour la pause estivale.

## David Treuer et « l'Ojibway of life »



LOUIS HAMELIN

La vengeance d'un homme attaqué et déchiété par un grizzly, puis abandonné par ses compagnons. Un pionnier qui, pour venger la mort de son épouse indienne, se délecte du foie cru des Indiens Crow. Un jeune prédicateur qui «*cherche sa place au sein d'un monde neuf et violent*», «*un pays en formation, où tout était possible*».

Ces quelques arguments lus sur les quatrième de couverture du genre de livres qui atterrit régulièrement sur mon bureau nous apprennent que le mythe de la frontière, dans la littérature, a encore la cote. Qui sait, sa brutalité rejoint peut-être la sensibilité contemporaine. Et la sauvagerie est à la mode.

Des guerres indiennes et des grands résistants, les Crazy Horse et Sitting Bull (dont une bio de poche sous-titrée *Héros de la résistance indienne* (Texto) vient elle aussi d'atterrir sur le coin de mon bureau), on a parlé autant comme autant. Qu'elles soient d'atterrir sur le coin de mon bureau ou non la conséquence de pareils faits d'armes, la conclusion de traités entre nations et la création des réserves indiennes constituent un aspect nettement moins sexy de toute cette histoire. Quand s'intéresse-t-on aux réserves indiennes? Quand l'eau gèle dans les tuyaux des masures où s'entassent des familles de quatorze et quand des enfants de huit ans s'y intoxiquent en reniflant de la gazoline. On dépêche alors un reporter ou deux qui, pendant une semaine, nourriront la machine à nouvelles en profitant, sur le plan personnel, d'une impres-

sion d'aventure nullement désagréable, comme s'ils allaient couvrir des émeutes dans un quartier chaud de l'Afrique du Sud. La réalité de notre tiers-monde intérieur, bien sordide, un peu monotone, vient conforter notre kit de prêt-à-penser. Ensuite, on passe à autre chose.

Au bout de quelques dizaines de pages du nouveau livre de David Treuer, on se dit: voici enfin le livre que nous attendions, un ouvrage de *non-fiction* sur l'histoire des réserves et la vie qu'on y mène au troisième millénaire. Un essai vivant, fouillé, à la narration assurée, au ton souverain (juste assez intime et détaché), farci de scènes et de personnages, d'anecdotes rigolotes, à la fois une enquête sur le terrain et un mémoire personnel d'une grande lisibilité malgré la solide assise d'une documentation recherchée.

David Treuer est né d'une mère ojibwée et d'un père juif autrichien, dans la réserve de Leech Lake au Minnesota. Il a fait paraître trois ou quatre livres avant celui-ci et enseigne aujourd'hui à l'Université de Minneapolis, ce qui fait que *Rez Life* (le titre original de l'ouvrage — rez pour «*reservation*» —, auquel l'éditeur français a curieusement substitué un autre titre en anglais) est donc, en partie, le récit d'un retour aux sources. Si nous devons nous en tenir à une seule phrase pour décrire son bouquin, alors il faudrait que ce soit la simple question que Treuer s'est lui-même posée, et qu'il a posée autour de lui, question dérangeante peut-être, qui ne nous traverse parfois l'esprit, à la vue des communautés les plus isolées, de leurs petites rues en terre battue et de leurs cours de maisons sans herbe ni un arbre, dont la

désolation semble une injure voulue à la banlieusardisation du mode de vie dominant, que pour être mieux chassée au loin: «*Alors, comment c'est de vivre sur une réserve?*»

Les Ojibwés, parfois encore appelés Chippewa aux États-Unis, forment la nation autochtone la plus nombreuse d'Amérique du Nord. On les nomme Algonquins au Québec, où eux se reconnaissent comme Anishnabe. Leurs bandes dispersées occupent un territoire qui, chevauchant la frontière, s'étend de l'Abitibi jusqu'aux confins du Montana. La question des droits de chasse et de pêche concédés par traité et validés par les tribunaux, reçoit dans le livre de Treuer un traitement d'autant plus éclairant qu'il est nuancé. Ses Indiens n'ont rien de noblement folklorique, ils peuvent même ressembler à des touristes suréquipés quand ils se

mettent à la chasse au dindon sauvage sur leurs territoires ancestraux. Ils n'ont rien des «*écologistes naturels*» que veulent voir en eux certains militants. Ils sont capables de vider un lac.

Treuer: «*Pourquoi prendre tant de peine pour quelques poissons? — Eh bien, commence Sean d'une voix traînante tandis qu'il réfléchit en fumant et qu'il se remet de ses efforts après la mise à l'eau du filet. Je vais te répondre par une autre question: pourquoi un chien se lèche la bite?*»

Collaborateur  
Le Devoir

## INDIAN ROADS

David Treuer

Traduit de l'anglais

(américain)

par Danièle Laruelle

Albin Michel

Paris, 2014, 420 pages

C'EST BIENTÔT  
LE RETOUR DE  
**www.nuitblanche.com**

+ d'articles  
+ d'archives  
contenus exclusifs  
compatibilité téléphones  
et tablettes

Accès gratuit à la version numérique  
avec l'abonnement au magazine imprimé

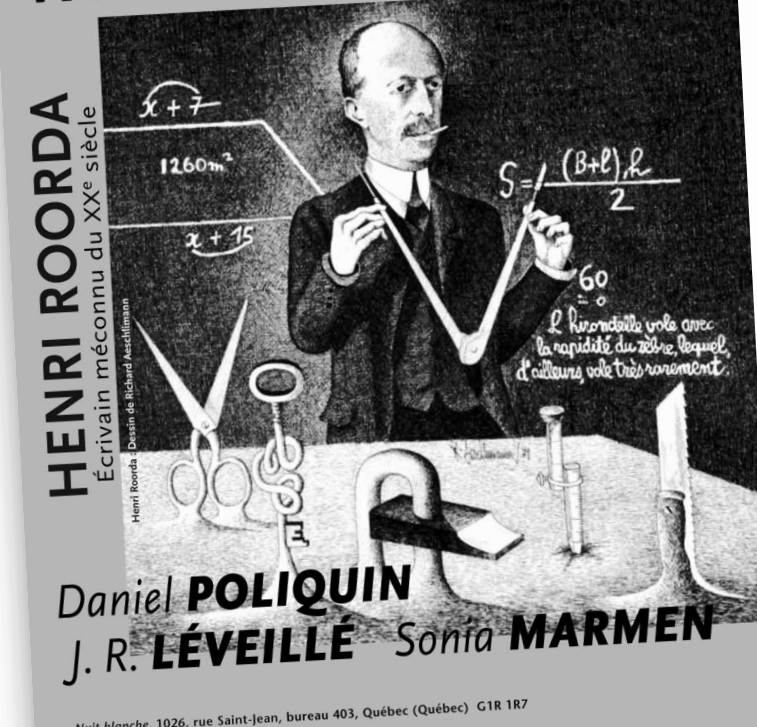
Plus de 10 000 textes et photos!  
Le site littéraire le plus complet au Québec

Bulletin d'abonnement  
ci-contre

@nuitblanchemag  
Nuit blanche magazine

**NUIT BLANCHE**  
magazine littéraire  
N° 135 ÉTÉ 2014 8,95 \$

DOSSIER PIERRE  
**VADEBONCŒUR**



HENRI ROORDA  
Écrivain méconnu du XX<sup>e</sup> siècle

Daniel POLIQUIN

J. R. LÉVEILLÉ

Sonia MARMEN

Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403, Québec (Québec) G1R 1R7

En kiosque et en librairie le 10 juillet 2014

Économisez jusqu'à 35% du prix en kiosque  
Quatre numéros par année

Offrez-vous

Abonnement  1 an : 34 \$  2 ans : 56 \$ TAXES INCLUSES

Offrez-lui

Abonnement-cadeau  1 an : 34 \$  2 ans : 56 \$ TAXES INCLUSES

Cadeau offert par .....

COORDONNÉES DE L'ABONNÉ(E)

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

Code postal ..... Tél. ....

Courriel .....

Chèque à l'ordre de Nuit blanche  VISA  MasterCard

N° de la carte .....

Date d'expiration .....

Postez ce coupon à Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean,  
bureau 403, Québec (Québec) G1R 1R7

ou 418 692-1354 ou [site@nuitblanche.com](http://site@nuitblanche.com)

## CULTURE › LIVRES

## Contre les collabos linguistiques



LOUIS CORNELIER

Les Québécois sont obsédés par l'anglais, qu'ils considèrent comme un sésame. Ils souhaitent un enseignement intensif de cette langue au primaire, trouvent normal qu'elle prenne de plus en plus de place dans les universités francophones et ne voient pas de problème dans le fait que des artistes francophones choisissent de créer en anglais ou dans la présence de chansons anglaises dans nos télévisions et nos films. Les Québécois semblent convaincus que le monde entier, celui qui compte en tout cas, parle anglais et croient donc qu'ils doivent s'y mettre, eux aussi, pour éviter le déclassement. Ils ne diront jamais qu'ils veulent abandonner le français, mais on les sent prêts à toutes les compromissions à cet égard.

« Il passe dans la tête de nos collaborateurs patentés que le français est inférieur à l'anglais. Qu'il ne peut pas, en tout état de cause, répondre aux défis de la modernité », écrit un auteur qui déplore cette situation. « C'est cela qui écaïre », note un autre auteur désolé devant cette colonisation des esprits. *L'indifférence à ce français mité. Le gavage comme des oies des pauvres bougres, obligés d'avalier tous les matins, cou tendu, une mouture farineuse d'anglais d'aéroport.*

Or, triste constat, les deux auteurs sont français et ne parlent pas du Québec, mais de la France. Là-bas aussi, donc, au cœur de la francophonie internationale, la lâcheté fait son œuvre. Les Français et leurs gouvernants, écrit l'homme et critique de théâtre Jean-Luc Jeener dans *Pour en finir avec la langue de Shakespeare*, font fausse route. « Ils croient que les seuls, les vrais problèmes sont l'économie, le pouvoir d'achat, la sécurité des citoyens, le chômage... Ce sont des problèmes, bien sûr, mais tellement moins importants que la perte de son âme, de son identité, de sa dignité », lance Jeener.

Ancien journaliste au *Nouvel Observateur* et à *L'Express*, Alain Schifres ne dit pas autre chose dans *My tailor is rich but my français is poor*. « Le Français se sent ouvert alors qu'il est béant », écrit-il. *Le globish, le babélien, s'engouffre en lui comme le vent par une porte fendue.* Il y a analogie, suggèrent-ils tous deux, entre



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Manifestation à Montréal en 2012 pour la protection de la langue française dans la métropole

les Français qui ont collaboré avec l'invasisseur allemand et ceux qui s'accrochent au tout-à-l'anglais.

## Avec Pivot

En polémiste remonté, Jeener dénonce la décision du gouvernement français de permettre l'enseignement en anglais dans les universités françaises et appelle Bernard Pi-

vot à la barre. « Si nous laissons l'anglais s'introduire dans nos universités, explique le célèbre animateur, si nous le laissons, seul, dire la science et le monde moderne, alors le français se mutilera et s'appauvrira. Il deviendra une langue banale ou, pire, une langue morte. » Ce virage vers l'anglais, dit-on, serait nécessaire pour attirer des étudiants étrangers. Or que gagne-t-on à séduire en se reniant ?

Plus encore, alors que les Français et les Québécois peinent à maîtriser leur propre langue, comment justifier l'urgence de passer au *globish*, cet anglais appauvri qui « n'est plus la langue de Shakespeare, mais celle de Wall Street » ? Même l'anglais y perd dans le processus.

Un peuple, clame le dramaturge, ce n'est pas une race ; c'est une histoire, une géographie, une culture, mais « c'est d'abord une langue ». Aussi, quand on délaisse cette dernière, on est colonisé. On existe encore, explique Jeener, « mais on s'inscrit dans un autre destin, dans une autre famille ».

Collabos, donc, ces artistes « qui chantent dans la langue du nouveau colonisateur » et qui, comme des capitalistes réfugiés dans des paradis fiscaux, « [font] fi de la nation et du pays ». Collabos, ajoute Alain Schifres, ces Français à la mode, inspirés par des magazines en vogue, qui se vautrent dans le français — « Rien de plus *easy living* que cette génération de sticks », peut-on lire dans un magazine féminin populaire — pour faire « cool ».

Ces deux livres, surtout celui de Jeener, même s'il est ironiquement truffé de fautes de français, sont de pressants appels à la résistance.

Il y a des fautes de français dans les livres, admet Jeener, « mais le seul et authentique danger est la puissance potentiellement colonisatrice d'une langue concurrente qui est déjà comprise par plus d'un milliard de locuteurs. Quand l'ogre est là, on ne fait pas la fine bouche ! » Il a raison.

louisco@sympatico.ca

## POUR EN FINIR AVEC LA LANGUE DE SHAKESPEARE

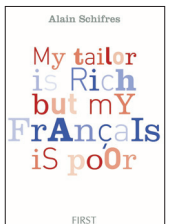
Jean-Luc Jeener

Atlande  
Neully, 2014, 160 pages

## MY TAILOR IS RICH BUT MY FRANÇAIS IS POOR

Alain Schifres

First  
Paris, 2014, 144 pages



## L'autre Montaigne

PAUL BENNETT

Les philosophes et les spécialistes de littérature n'ont généralement retenu chez Montaigne (1533-1592) que le « sage », l'humaniste ou le « génie » fondateur d'un genre littéraire, l'essai, négligeant l'homme public et le serviteur royal, de même que tout ce qui relevait chez lui des stratégies de carrière.

Or, soutient Philippe Desan, spécialiste de l'histoire des idées et de la Renaissance, « il faut démythifier l'image d'Épinal qui présente l'essayiste isolé dans sa tour, loin des agitations de son temps, jouant avec sa chatte et s'interrogeant sur la condition humaine ».

Dans un volumineux ouvrage, érudit, passionnant, mais exigeant, intitulé *Montaigne*.

Une biographie politique, Desan rappelle que ce descendant de marchands, petit seigneur récemment anobli — Montaigne est le nom de son domaine —, fut tour à tour magistrat, parlementaire, maire de Bordeaux et diplomate, et « un homme comme les autres, avec des rêves et des désirs prévisibles pour son époque ».

Ses *Essais*, rédigés sur une période de 20 ans et dont quatre éditions ont paru de son vivant entre 1580 et 1592, servirent de « tremplin » aux ambitions nobiliaires et politiques du sieur Michel de Montaigne à chacune des étapes de sa vie ; les mutations du texte des *Essais*, les « contradictions flagrantes » qu'on y retrouve, de même que le silence de l'essayiste sur certains événements clés de son époque ne sauraient s'expliquer sans tenir compte des aspirations et des préoccupations mondaines de l'auteur. Ce n'est que dans les dernières années de sa vie, après l'échec en 1588 de sa tentative de réconciliation entre le protestant Henri de Navarre (futur Henri IV) et le roi catholique Henri III, que Montaigne abandonna définitivement toute ambition politique pour se consacrer à sa carrière d'écrivain, « faute de mieux » ajoute Desan.



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Michel de Montaigne, « génie » fondateur de l'essai, a été magistrat, parlementaire, maire et diplomate.

Montaigne avait lui-même mis ses lecteurs sur une fausse piste en invoquant une séparation totale entre sa vie publique et sa vie privée. « Le maire et

Montaigne, écrit-il dans les *Essais*, ont toujours été deux d'une séparation bien claire ». Or, cette dichotomie alléguée relève de l'invention littéraire plu-

tôt que de la réalité biographique, et le livre de Philippe Desan en fait la démonstration rigoureuse.

## Un autre Montaigne

Contrairement à ce qu'on croit trop souvent, Montaigne n'est pas l'homme d'un seul livre, puisqu'avant la publication de la première édition des *Essais*, il avait traduit en français et fait paraître la *Théologie naturelle* de Raymond Sebond en 1569, puis édité les œuvres de son ami Étienne de La Boétie en 1571.

Or déjà, selon Desan, ces deux ouvrages, dédiés par Montaigne à de hauts personnages du royaume, visaient à le distinguer comme un lettré et un humaniste digne de son anoblissement récent, et à faire oublier ses origines bourgeoises. Dans la première édition des *Essais*, Montaigne effacera sa carrière de parlementaire et les activités marchandes de sa famille pour se présenter comme un fin politique prêt à servir son roi. En 1580, explique Desan, « les *Essais* tiennent lieu de carte professionnelle, de faire-valoir pour le serviteur royal ».

Au fil des éditions suivantes, le texte des *Essais* sera modifié et augmenté en fonction de l'évolution des conceptions et des expériences diplomatiques décevantes de l'auteur, pour enfin devenir, en 1592, l'expression de son désenchantement et de son retrait forcé de la vie politique.

L'ouvrage magistral de

Philippe Desan est dérangeant parce qu'il dépeint un autre Montaigne, constamment préoccupé par ses aspirations politiques et nobiliaires, prêt aux compromis, très différent de l'image du maître de l'introspection à laquelle ses admirateurs ont été habitués. Un Montaigne changeant, ambitieux, calculateur même, mais peut-être

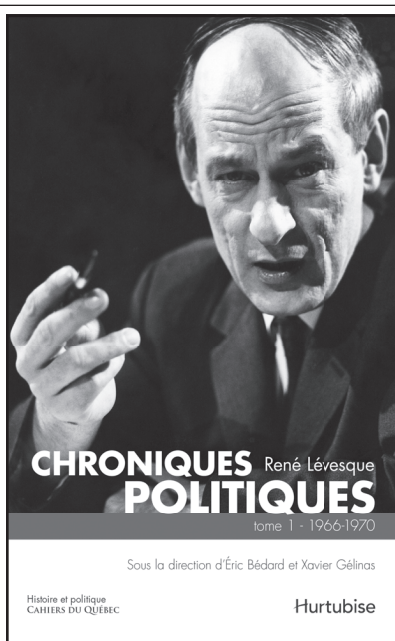
pour cela plus humain et plus attachant.

Collaborateur  
Le Devoir

MONTAIGNE  
UNE BIOGRAPHIE POLITIQUE  
Philippe Desan  
Odile Jacob  
Paris, 2014, 727 pages

| Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS   |  |   |                                      |
|------------------------------|--|---|--------------------------------------|
| Du 30 juin au 6 juillet 2014 |  |   |                                      |
| RANG                         | AUTEUR/ÉDITEUR   | CLASSEMENT PRÉSENTÉ                             | CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES) |
| <b>Romans québécois</b>      |  |   |                                      |
| 1                            | Métis Beach  | Claudine Bourbonnais/Boréal                     | 1/9                                  |
| 2                            | La vie sucrée de Juliette Gagnon • Tome 1                | Nathalie Roy/Libre Expression                   | 4/7                                  |
| 3                            | Un voisinage comme les autres • Tome 2 Un été décadent   | Rosette Laberge/Les Éditions réunies            | 2/4                                  |
| 4                            | Les héritiers du fleuve • Tome 3 1918-1929               | Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean      | 5/13                                 |
| 5                            | Fanette • Tome 7 Honneur et disgrâce                     | Suzanne Aubry/Libre Expression                  | 3/5                                  |
| 6                            | Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2             | Michel David/Hurtubise                          | 6/15                                 |
| 7                            | Les années de plomb • Tome 2 Jours de colère             | Jean-Pierre Charland/Hurtubise                  | 7/8                                  |
| 8                            | Un voisinage comme les autres • Tome 1                   | Rosette Laberge/Les Éditions réunies            | 8/3                                  |
| 9                            | Confessions d'une célibataire... incorrigible            | M. Beaulieu   J. Normandin/Les Éditions réunies | 9/8                                  |
| 10                           | Nous étions le sel de la mer                             | Roxanne Bouchard/VLB                            | -/1                                  |
| <b>Romans étrangers</b>      |  |   |                                      |
| 1                            | Central Park   | Guillaume Musso/XO                              | 2/14                                 |
| 2                            | Une autre idée du bonheur                                | Marc Levy/Robert Laffont   Versilio             | 4/10                                 |
| 3                            | Le bleu de tes yeux                                      | Mary Higgins Clark/Albin Michel                 | 5/7                                  |
| 4                            | Ceux qui tombent   | Michael Connelly/Calmann-Lévy                   | 1/2                                  |
| 5                            | Muchachas • Tome 3                                       | Katherine Pancol/Albin Michel                   | 3/4                                  |
| 6                            | Adultère   | Paula Coelho/Flammarion                         | 6/4                                  |
| 7                            | Un si beau jour  | Elin Hilderbrand/Lattès                         | 7/2                                  |
| 8                            | Muchachas  | Katherine Pancol/Albin Michel                   | 10/3                                 |
| 9                            | Joyland  | Stephen King/Albin Michel                       | 9/7                                  |
| 10                           | Muchachas • Tome 2                                       | Katherine Pancol/Albin Michel                   | -/1                                  |
| <b>Essais québécois</b>      |  |   |                                      |
| 1                            | De remarquables oubliés • Tome 2                         | S. Bouchard   M.-C. Lévesque/Lux                | 1/3                                  |
| 2                            | La revanche des moches                                   | Léa Clermont-Dion/VLB                           | 3/13                                 |
| 3                            | Constituer le Québec. Pistes de solution...              | Roméo Bouchard/Atelier 10                       | 2/7                                  |
| 4                            | Le Sel de la terre                                       | Samuel Archibald/Atelier 10                     | 10/2                                 |
| 5                            | Poing de mire  | Normand Lester/Homme                            | 6/12                                 |
| 6                            | Paradis fiscaux : la filière canadienne                  | Alain Deneault/Écosociété                       | -/1                                  |
| 7                            | L'afghanicide  | Martin Forgues/VLB                              | 9/9                                  |
| 8                            | Contes et comptes du prof Lauzon • Tome 5                | Léo-Paul Lauzon/Michel Brûlé                    | 4/2                                  |
| 9                            | La souveraineté dans l'impasse                           | Serge Cantin/PUL                                | -/1                                  |
| 10                           | Du je au jeu   | Jean-François Casabonne/Somme toute             | -/1                                  |
| <b>Essais étrangers</b>      |  |   |                                      |
| 1                            | Le capital au XXI <sup>e</sup> siècle                    | Thomas Piketty/Seuil                            | 1/9                                  |
| 2                            | Le sens de ma vie  | Romain Gary/Gallimard                           | 5/2                                  |
| 3                            | La vérité sur les médicaments                            | Mikkel Borch-Jacobsen/Édito                     | 2/21                                 |
| 4                            | Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance | Matthieu Ricard/NIL                             | 4/36                                 |
| 5                            | La grande vie  | Christian Bobin/Gallimard                       | 3/17                                 |
| 6                            | Les Romanov. Une dynastie sous le règne du sang          | Hélène Carrère d'Encausse/Fayard                | 6/4                                  |
| 7                            | Construire l'ennemi. Et autres écrits occasionnels       | Umberto Eco/Grasset                             | -/1                                  |
| 8                            | Les sonnambules. Été 1914, comment l'Europe...           | Christopher Clark/Flammarion                    | -/1                                  |
| 9                            | Repenser le vieillissement                               | Norin M. Hadler/PUL                             | 8/3                                  |
| 10                           | Le nouvel art de la guerre. Dirty Wars                   | Jeremy Scahill/Lux                              | -/1                                  |

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard. © BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



## Les chroniques d'un homme engagé et d'un observateur chevronné.

CHRONIQUES POLITIQUES - tome 1 - 1966-1970  
René Lévesque

Également disponible en version numérique



Hurtubise

www.editionshurtubise.com